

Hapdé, Jean Baptiste Augustin
Helmina d'Heidelberg



HELMINA D'HEIDELBERG,

OU

L'INNOCENTE COUPABLE,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

A GRAND SPECTACLE;

Paroles de M. HAPDÉ.

Musique de MM. QUAISAIN et D****.

Ballet de M. RICHARD, pensionnaire de l'Académie impériale de Musique.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le mercredi 12 août 1807.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, palais du Tribunat, derrière le Théâtre Français, n°. 51.

1807.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
GUSTAVE, comte d'Heidelberg.	M. *Tautin.*
CHRISTINE, son épouse.	Mlle *Leroy.*
HELMINA, sœur de Gustave.	Mlle *Lévesque.*
WALTROF, grand capitaine dn comte d'Heidelberg.	M. *Defresne.*
ALFRED, fils du comte d'Heppenheim.	M. *Didier-Perrin.*
ROBERT, écuyer d'Alfred.	M. *Martin.*
ROMUALD, écuyer du comte d'Heidelberg.	M. *St.-Clair.*
CONRAD, capitaine au service de Gustave et ami de Waltrof.	M. *Stokleit.*
ERIC, chevalier au service de Gustave et ami de Waltrof.	M. *Révol.*
FABRUCK, concierge du château d'Heidelberg.	M. *Raffille.*
HERMANN, vieux soldat et aubergiste.	M. *Dumont.*
BATHILDE, épouse d'Hermann, gouvernante d'Helmina.	Mme *Delaporte.*
PETERS, filleul d'Hermann et de Bathilde.	M. *Melcourt.*
UN OFFICIER de Gustave.	M. *Barthelmi.*
UN VILLAGEOIS niais.	M. *Millot.*
UNE VILLAGEOISE niaise.	Mlle *Amélie-Depas.*

Personnages muets.

Chevaliers.
Dames d'honneur.
Pages.
Soldats.
Bucherons.

La scène se passe en Souabe en 1300, non loin des bords du Necker.

HELMINA D'HEIDELBERG.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une campagne ; dans le fond une montagne lointaine, sur la cime de laquelle on apperçoit un château fort. Un chemin pratiqué dans des rochers semble y conduire et vient aboutir sur le lieu de la scène. A gauche du public, une estrade de gazon surmontée de guirlandes et de couronnes de feuillages. A droite une chaumière, auprès un petit appenti couvert en chaume, au-dessus de la porte de la chaumière un enseigne : A la Cigogne.

SCENE PREMIERE.

(Au lever du rideau des Villageois et Villageoises sont occupés à décorer l'estrade avec des guirlandes de fleurs.)

PÉTERS, *sortant de la chaumière avec un gros paquet de carottes sous son bras, en tient une d'une main, de l'autre un couteau ; il est occupé à la gratisser : bientôt il lève les yeux et reste un moment dans l'extase.*

Ah ! v'là que ça prend tournure ! vrai, je suis content de vous.

Un jeune VILLAGEOIS, *riant.*

J'avons fièrement travaillé aussi !

PÉTERS.

Je le crois ; t'nez je vous engage tous, tous.... à vous reposer.

Une jeune VILLAGEOISE.

Ben obligé, monsieur Péters.

Le jeune VILLAGEOIS.

Tu ne te ruineras pas avec tes politesses. J'allons au château prévenir not' bonne suzeraine que j'avons remplis de

notre mieux ses intentions et elle est genéreuse ben autrement que toi.

PÉTERS.

Permettez : madame la Comtesse est la bourgeoise, et moi je ne suis que le filliot de mon parrain.

La jeune VILLAGEOISE.

Et par la-dessus un grand imbécillé ; au revoir, Péters. (*M.*) *Tous se dirigent en dansant vers la montagne et disparaissent.*)

SCENE II.

PETERS.

C'est un guignon marqué depuis que j'ai l'âge de raison, je ne me rappelle qu'il sait passé un jour, sans avoir été appellé plutôt dix fois qu'une, imbécille, nigaud, sot, idiot, et rien n'abrutit un enfant comme cela. J'étais de la plus belle espérance ; mais à force de se moquer de moi, ils m'ont rendu hargneux comme un diable et timide comme une demoiselle ; ça m'a fait manquer un état : sans cette timidité involontaire, je me serais enrolé dans les soldats de monseigneur le comte d'Heidelberg, not' suzerain, j'aurais battu le comte d'Heppenheim, notre ennemi, de père en fils, depuis plus de trois cents ans, et je me trouverais du nombre de ceux pour qui l'on prépare aujourd'hui ces couronnes, ces guirlandes : au lieu de ça qu'est-ce que je suis ? (*il imite le mouvement d'un cuisinier qui fait sauter une casserolle.*) Ah ! mon dieu ! jamais mon nom ne passera le seuil de la porte de de mon parrain Hermann, jamais la postérité ne s'occupera d'une seule de mes actions ; qu'est-ce que cela fera à mes ancêtres si je fais bien la choux-croute ou si je la fais mal.

SCENE III.

HERMANN *sortant de la maison*, PÊTERS.

HERMANN.

Ah! je t'y prends encore ! veux-tu bien rentrer, maudit ; paresseux, et ton ouvrage.

PÉTERS.

Rien ne presse. Il n'est pas tard ; le souper de ces chevaliers n'est que pour dix heures, vous savez bien...

HERMANN, *lui mettant la main sur la bouche.*

Veux-tu te taire ! (*bas.*) Ne sais-tu pas que le capitaine Waltrof nous a recommandé ce matin de ne parler à personne de la petite réunion qu'il se proposait de faire chez nous.

PETERS.

C'est vrai, et c'est même ce qui m'a paru drôle : à propos d'quoi se rassembler comme ça en manière d'incognito à une lieue du château, tandis que tous le monde sera occupé à se divertir.

HERMANN, *à part.*

J'ai déjà fait cette réflexion.

PÉTERS, *réfléchissant.*

Dam ! peut être bien qu'ils se rénnissent pour... être ensemble et parler en particulier d'affaires... qui ne veulent pas qu'on connaisse...

HERMANN, *toujours rêveur.*

Ma foi, cela pourrait bien être....

PÉTERS.

N'est-il pas vrai parrain.

HERMANN, *à part.*

Cependant il leur était facile de choisir un tout autre endroit. Le château d'Heppenheim, par exemple, que nous venons de prendre d'assaut.

PETERS, *à part et vite.*

Il ne m'a pas coûté grand peine, à moi.

HERMANN.

Le capitaine Waltrof vient d'en être nommé commandant sur le champ de bataille. On l'y installe en ce moment ; il pouvait donc tout à son aise ce soir même... ou demain...

PETERS.

Au bout du compte, parrain, que ce soit pour une chose ou pour une autre, il n'en faut pas moins que j'en reste à la maison, et c'est bien contrariant ; je me promettais tant de danser, de walser.

HERMANN.

De quoi te plains-tu, c'te fête ne doit-elle pas avoir lieu devant not' porte.

PETERS.

Ce ne sera pas la plus belle celle-là, c'est la haut que ça sera suberbe. On dit que la comtesse Christine, l'épouse de Monseigneur, fait faire des préparatifs manifiques ; que le château sera tout enluminé ce soir, qu'il y aura des buffets garnis pour se régaler à discrétion.

HERMANN.

Consoles-toi ; demain matin nous monterons au château, nous irons voir ma femme .. et...

PETERS.

Parrain, le tems perdu ne se retrouve pas ; demain matin l'enlumination ne f'ra pas un si belle effet, les buffets garnis....

HERMANN.

Seront bien dégarnis... et c'est là surtout ce qui t'affliges, ta marraine aura songé à son gourmand de filleul.

PÉTERS.

Ce n'est pas la gourmandise qui me tient au cœur ; mais convenez qu'il serait bien désagréable d'être dans son canton le seul, le seul qui ne prit pas part... à une fête pareille.

HERMANN.

Le seul ? Péters, je connais dans le même canton une personne que la défaite du comte d'Heppenheim ne doit pas réjouir.

PETERS.

C'est-y possible ! et qui donc s'te personne-là ?

HERMANN.

Tu ne devines pas ? la sœur de Monseigneur.

PÉTERS.

La belle comtesse Helmina, ah ! vous avez fièrement raison ; pourquoi aussi va-t-elle s'amouracher du fils de l'ennemi juré de son frère : si j'avais été à la place de ma marraine, sa bonne, en un mot sa gouvernante, je l'aurais ben empêché...

HERMANN.

Bathilde a fait de vains efforts pour arrêter les progrès de ce fatal amour.

PÉTERS.

Ah ! bah ! efforts de vieille femme ?

HERMANN.

Plait-il, monsieur Péters ?

PÉTERS.

Excusez, parrain, c'est la colère qui me transporte, voyez vous, quand je pense à la folie, à l'extravagance de not' jeune Comtesse.

HERMANN.

Il te sied bien de parler ainsi de celle que tu dois respecter et chérir, de celle qui nous comble de ses bienfaits ; misérable, et cette chaumière qui te sert de toît paternel, ces terres fertiles qui l'entourent et nous nourrissent ne sont-elles pas le gage de sa bonté, de sa générosité ; la pension que m'accorde Monseigneur en qualité de vieux soldat suffirait-elle pour nous deux ? ma bienfaitrice est donc aussi la tienne ? Péters, considère un peu la pénible situation de la malheureuse Helmina ; aimer et n'oser à peine l'avouer ! être instruite de la déroute, de la ruine du père de sont amant et se trouver forcée d'assister aux fêtes qui en résultent, partager toutes ses affections entre son frère et l'homme qui peut-être un jour donnera la mort à ce frère bien aimé ! Péters, il faut la plaindre cette infortunée Comtesse, et non pas la blâmer !

PETERS, *avec attendrissement.*

Hé bien, écoutez, parrain, écoutez, prenez que je n'ai rien dit. (*ils portent leurs regards vers le fond du théâtre.*) Des pages ! des Dames d'honneur! des soldats ! j'apperçois précisément la comtesse Helmina...

HERMANN, *regardant.*

Notre suzeraine est avec elle.

PETERS.

Elles viennent attendre ici nos guerriers.

SCENE IV.

Villageois, Villageoises, Hommes d'armes, La Comtesse D'HEIDELBERG, HELMINA, Pages.

CHRISTINE.

Oui, mes bons amis, ce nuage de poussière que nous avons apperçu du sommet de la montagne annonce sans doute l'arrivée prochaine de mon époux et d'une partie de ses compagnons d'armes. Je lis dans vos yeux votre impatience : Volez au-devant de Gustave, allez parer son front des lauriers de la victoire. (M.) (*Les villagois sortent par la gauche du public. A Hermann.*) Approchez, brave Hermann, je n'ai point permis à Bathilde de nous accompagner, sa présence au château est nécessaire en ce moment, mais je lui ai fait la promesse de vous engager à venir la trouver ce soir. Faites vos dispositions en conséquence.

(M.) (*Hermann salue Christine et rentre avec Péters.*)

SCENE V.

CHRISTINE, ELMINA, Pages *au fond du theâtre.*

CHRISTINE, *s'approche d'Helmina qui est plongée dans une rêverie profonde.*

Toujours triste et pensive, ô ma chère Helmina ! pourquoi le succès des armes de mon époux ne peut-il te faire partager mon ivresse.

HELMINA.

Pourquoi une haine implacable et héréditaire, dont la cause presqu'ignorée remonte à des tems obscurs, divise-t-elle injustement deux familles ?

CHRISTINE.

Qu'Helmina desirerait bien de voir unies. (*Helmina baisse les yeux.*)

HELMINA.

Ah ! madame la Comtesse, que ne m'avez-vous laissé dans ce paisible monastère ou j'ai passé les deux lustres qui ont suivi la mort de ma mère. Hélas ! je ne suis sorti de cet asile solitaire que pour aller au-devant de l'infortune : là, j'étais tranquille, je voyais le monde comme une mer lointaine ; s'il parvenait à la cime de nos rochers quelques nouvelles des troubles du Palatinat, nous adressions au ciel des prières innocentes que le tumulte des camps et le bruit des combats ne pouvaient interrompre. Quelle différence ! dans cette forteresse où la crainte d'une surprise ! à chaque instant de la nuit éveillés par le cliquetis des armes, le son du tocsin...

CRISTINE, *interrompant.*

Et quelques fois aussi par le souvenir d'Alfreld, n'est-ce pas, ma sœur ? Ce jeune prisonnier étoit bien aimable, j'en conviens, et s'il n'eût pas échappé à la surveillance de nos soldats, si Gustave, éloigné de la forteresse pendant la captivité d'Alfred, eût connu aussi bien que nous l'ennemi qu'il avait en sa puissance, je crois vainement que cet ennemi serait devenu lui-même le négociateur d'une paix à laquelle aspire depuis long-tems le Comte, mon époux !

HELMINA.

Alfred savait que son père, courbé sous le poids des ans, ne pouvait seul résister long-tems à l'impétuosité de nos guerriers ; Alfred franchit tous les dangers et sacrifie sans balancer son bonheur à son devoir, l'amour à la nature !

CHRISTINE.

Cessons cet entretien, ô ma chère Helmina, il rouvre, je le vois, une blessure profonde que le tems seul pourra cicatriser.

HELMINA.

Ah ! jamais !

CHRISTINE.

Détrompes-toi, ma sœur, tu oublieras que le plus redoutable ennemi de ton frère a pu captiver ton cœur, tu rougiras même de ta faiblesse. Helmina, il faut quelquefois s'endurcir sur cette sensibilité, qui n'est un bien que pour les êtres nés heureux. Tu n'ignores pas à quel prix Gustave racheta l'héritage de ses pères ; que savons nous s'il n'en sera pas encore dépouillé ! ainsi que toi j'étais faible et timide ; j'ai puisé mon courage dans celui de mon époux. C'est à son exemple que m'armant d'un large bouclier, j'ai dans plus d'une occasion difficile combattus à ses côtés ; imite donc aussi ce vaillant guerrier ; à ton tour, sois aussi victorieuse, tu le peux, Helmina, en triomphant de toi même. (M.)

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, ROMUALD.

ROMUALD.

Le grand capitaine Waltorf s'avance, il veut témoigner à l'épouse de son maître, combien il est reconnaissant de la nouvelle marque de confiance que l'invincible Gustave vient de lui donner, en l'élevant au grade de commandant de la forteresse d'Heppeinhem.

CHRISTINE.

Et mon époux, mon cher Romuald ?

ROMUALD.

Déjà il serait en ces lieux, si sa marche n'était ralentie par la foule des vassaux qui se pressent autour de lui et lui couvrent son passage de fleurs et de lauriers.

CHRISTINE.

D'ou n'ait cette agitation. O ! mon Helmina !

HELMINA.

Elle est involontaire.

CHRISTINE.

Le capitaine Waltorf prétendit vainement à ta main, ton frère, tu le sais, partageant tes sentimens, la lui refusa ; mais tu crains peut-être que Waltorf, qui vient de faire, dit-on, des prodiges de valeur, n'ait enfin obtenu de mon époux l'objet de tous ses vœux.

HELMINA.

N'achevez pas, madame, vous me faites frémir ; s'il était vrai...

CHRISTINE.

Rassures-toi, Helmina, le Comte, juste autant que magnanime, n'aura point disposé en maître absolu du précieux dépôt que la Providence lui a confié. (M.)

SCENE VI.

WALTORF, précédé et suivi de quelques Chevaliers, CHRISTINE, HELMINA.

(Les chevaliers qui suivent Waltorf portent des touffes de panaches de diverses couleurs, excepté blanche ; Helmina ne jette les yeux ni sur Waltrof ni sur les chevaliers.)

WALTORF.

Je précède de quelques instans, madame, les phalanges

victorieuses de votre auguste époux, et je viens déposer à vos pieds les nombreux panaches arrachés avec la vie aux chefs de l'armée du comte d'Heppenheim. (M.)

(Les écuyers s'approchent en les présentant à la Comtesse en mettant un genou en terre: Helmina parcoure des yeux, et avec avidité, tous les panaches. Elle peint rapidement l'inquiétude, l'espérance et la joie. Waltorf s'en apperçoit.)

HELMINA, *à voix basse.*

Pas un panache blanc ! Alfred respire encore.

WALTORF.

L'élite de ses chevaliers a mordu la poussière, la moitié de ses soldats est resté sur le champ de bataille, l'autre n'a trouvé son salut que dans une fuite honteuse et précipitée; mais une perte plus grande encore, celle qui rend à jamais impuissant l'ennemi de notre souverain, c'est la mort d'un guerrier intrépide dont j'apporte en ces lieux le casque mutilé. (M.)

(Il fait paraître aussitôt un casque qu'il tenait caché derrière son dos: ce casque est surmonté de panaches blancs. Waltrof paraît jouir avec férocité.)

HELMINA, CHRISTINE, *s'écriant.*

Grands dieux !

HELMINA.

Alfred n'est plus ! (*quelques officiers s'approchent d'Helmina et la soutiennent.*)

CHRISTINE.

Vous pouriez, capitaine, épargnez à ma sœeur de instans si cruels.

WALTORF.

Emporté par le desir de vous apprendre, madame, une nouvelle de cette importance, j'ai manqué, je l'avoue, aux égards dus à une sœur aussi tendre ! je le sens, ce reproche est bien mérité; souffrez qu'à vos genoux, charmante Helmina...

HELMINA, *reprenant son esprit.*

N'approchez pas, n'approchez pas, madame la Comtesse, je retourne au château... Il m'est impossible de supporter plus long-tems l'aspect du meurtrier d'Alfred.

WALTORF.

Arrêtez, belle Helmina, je jure par le ciel qu'Alfred n'est pas tombé sous mes coups, on ne sait même encore qu'elle est la main qui l'a frappé.

HELMINA.

Une lance inconnue n'a point terrassé l'illustre défenseur de l'infortuné comte d'Heppenheim : la haîne et la vengeance ont pu seules l'atteindre et l'abattre.

WALTROF, *à part.*

Que n'est-ce la vérité.

CHRISTINE.

O ma sœur ! modère ces transports, et crois à la loyauté d'un chevalier qui ne méconnut jamais l'honneur. (M.) (*elle annonce l'arrivée triomphante des guerriers.*)

HELMINA, *avec égarement.*

Quels sons frappent mes oreilles ? des cris d'allégresses retentissent dans les airs, lorsque des chants funèbres devraient s'élever autour de moi : tout est riant, tout respire l'ivresse et le bonheur, Helmina seule gémit et se désespère ! ombre d'Alfred, je te suis par tout, fuyons ces lieux, tes ennemis vont y célébrer leur triomphe. Ils avancent, ils se pressent ; adieu ma sœur, adieu.

CHRISTINE, *la retenant.*

Helmina ! que pensera ton frère...

HELMINA.

Dis à mon frère, qu'indigne de son nom, de sa gloire, de ses bienfaits, je maudis les liens qui m'attachent à lui, je maudis son triomphe, foule aux pieds ses lauriers et m'exile à jamais d'une contrée où je verrais par tout la main ensanglantée qui plongea le fer homicide dans le sein d'un amant adoré. (M.)

(Helmina indiquant Waltrof, fuit avec horreur. Christine veut envain l'arrêter ; le bruit des fanfares semble augmenter son délire, elle s'échappe et regagne la montagne en exprimant l'excès de son désespoir. Les femmes la suivent. Christine la leur recommande. Helmina disparaît. L'avant-garde des guerriers victorieux entre en scène. Hermann et Péters sortent de la chaumière.)

SCENE VII.

(Hommes d'armes, chevaliers avec leurs bannières, soldats au milieu d'eux, le comte d'Heidelberg monté sur un pavois ; jeunes filles portant des couronnes de laurier, peuple. La Comtesse est debout sur les degrés de l'estrade pendant la marche. A côté d'elle est Waltorf, un peu plus loin les dames de suite ; au moment ou le Comte descend du pavois, il est couronné par la Comtesse, en même tems que lui tous les chevaliers le sont aussi por les dames et les jeunes filles.) (Tableau général jusques sur la montagne.)

GUSTAVE, *à Christine.*

O mon amie, s'il est glorieux de terrasser au milieu des combats un implacable ennemi, il est bien doux après la victoire de presser contre son sein une épouse chérie et une sœur. (*il cherche des yeux.*) Mais... je ne vois point Helmina...

CHRISTINE.

Helmina était au milieu de nous il y a quelques momens, instruite tout-à-coup que le fils du comte d'Heppeheim avait succombé...

GUSTAVE.

Elle l'aimait donc encore ? ainsi, tandis que je combattais pour affermir mes droits et les siens, ells formait des vœux contraires aux succès de mes armes.

WALTORF.

En ont elle été moins victorieuses ?...

GUSTAVE.

Non, sans doute, graces à vous, cher Waltorf, et à la valeur de tous mes guerriers ; mais oublions une sœur ingrate pour livrer nos cœurs à l'allégresse qu'inspire un jour si mémorable.

BALLET.

(*Le jour baisse insensiblement pendant le divertissement.*)

GUSTAVE.

Déjà les voiles de la nuit s'étendent sur l'horison ; jeunes vassaux, suspendez vos jeux, et suivez-moi tous, vous les reprendrez au château d'Heidelberg.

WALTORF. *à demi-voix.*

Qu'il me soit permis de faire observer à votre altesse que le château, encore sur le pied de guerre, ne doit pas être ouvert, je crois à la multitude, d'ailleurs quelques pelotons de fuyards sont encore disséminés dans ces parages, ils pourraient peut-être profiter de l'absence de vos fidèles vassaux, pour piller leurs chaumières, incendier leurs récoltes.

GUSTAVE.

Cette réflexion est sage, Waltorf, votre prudence ne se dément jamais. (*aux villageois.*) Laborieux habitans des bords du Nekre, j'apprends qu'une troupe errante de soldats du comte d'Heppenheim est encore répandue dans ces environs. Loin de m'accompagner, retournez dans vos habitations, veillez autour d'elle, jusqu'à ce que le capitaine Waltrof ait purgé mon territoire de ces dangéreux vagabonds.

WALTORF.

Vous serez obéi, seigneur, et bientôt vos fidèles sujets pourront jouir sans crainte et sans allarmes des bienfaits de la victoire et de ceux du vainqueur. (M.)

(Tous les vassaux s'apprêtent à partir ; mouvement parmi les troupes. Les vassaux défilent en saluant le Comte et la Comtesse, les soldats par derrière font une contre-marche ; pendant ce tems on voit les tours, tourelles, crénaux et murailles du château d'Heidelberg s'illuminer dans le lointain. Les vassaux sorient par la gauche du public ; les Chevaliers, le Comte, la Comtesse et leurs suites se dirigent vers la montagne, et sortent par la droite. Waltorf, qui fait défiler les troupes, est resté un peu en arrière. Il prend Hermann à part, lui fera comprendre qu'il ne tardera à revenir, lui recommande la plus grande discrétion, puis va joindre le cortège.)

SCENE VIII.

HERMANN, PETERS, *il fait nuit.*

HERMANN, *d'un air pensif tandis que Peters considère l'illumination.*

Diable ! il y a quelque mystére la dessous, il faudra que je tâche de découvrir... Non, non, Hermann, le devoir d'un galant homme est de respecter le secret d'autrui ; sans doute le capitaine et ses amis ont cru trouver dans ma chaumière un asile, sûr, inviolable, je n'abuserai pas de leur confiance, je ne tromperai pas leur espoir.

PETERS.

Venez donc voir d'ici, mon parrain, comme c'est donc gentil, peste soit des chevaliers et de leur souper.

HERMANN.

Hé bien ! encore de quoi te plains-tu : d'après l'avertissement de Monseigneur, nous n'aurions certainement pas quitté notre demeure.

PETERS.

Ah ! oui, à propos, il a dit qu'on devait être sur ses gardes, veiller autour de ses chaumières. V'là qui fait nuit tout à fait. Oui-dà, écoutez, parrain, faut s'arranger crainte de surprise; vous veillerez dehors et moi dedans.

HERMANN.

C'est bon, c'est bon, poltron. Ça, le capitaine m'a dit à l'instant qu'obligé de retourner ce soir même à Heppenheim il ne s'arrêterait pas long-tems au château d'Heidelberg, ainsi nous pouvons disposer notre table.

PETERS.

Cinq couverts, pas vrai.

HERMANN.

Oui, cinq.

PETERS.

Bon ? bon ? trois de chaque côté. C'est ça. (M.)

(Hermann le suit en haussant les épaules. En même tems qu'Hermann rentre et ferme sa porte, on distingue dans l'ombre, et vers le fond de la scène, deux hommes enveloppés ds manteaux : ils ont des casques à visière et s'avancent avec précaution.)

SCENE IX.

ALFRED, ROBERT.

ROBERT.

Enfin, seigneur Alfred, nous voici parvenus au pied de

la montagne sur laquelle s'élève cet antique château qui renferme l'unique objet de vos pensées, la charmante Helmina ! qu'allons nous faire ?

ALFRED.

Il faut nous séparer.

ROBERT.

Me séparer de vous ? Non, non, mon cher maître ; ne l'espérez pas.

ALFRED.

Je le veux, Robert, je le veux. Continue de répandre le bruit de ma mort, confirme-le par des récits supposés, dis que sur le point de tomber encore au pouvoir de l'ennemi, j'ai préféré ensevelir avec moi, au fond des ondes, ma honte, mon amour et mon infortune ; mon casque et mon épée jettés à dessein sur le champ de bataille, non loin du Necker, seront des témoignages qui viendront à l'appui de cette fable. Pour moi, mon cher Robert, seul, entièrement livré à ma destinée, je veux, au prix de ma liberté, de ma vie, pénétrer dans ce fatal château, j'y verrai, pour la dernière fois, celle à qui j'ai consacré toute mon existence.

ROBERT.

Je partagerai, seigneur, les dangers d'une telle entreprise ; mais devez vous ainsi exposer des jours qui appartiennent encore au malheureux Comte, votre père ?

ALFRED.

Lorsqu'il a fallu, pour soutenir l'éclat de son nom, braver mille périls, je l'ai fait. Lorsqu'il m'a fallu, pour voler à sa défense m'arracher d'un séjour où je trouvais des chames à porter des fers, je n'ai point balancé, et les dangers d'une évasion ne m'ont point effrayés. Mais maintenant, de quel secours peut lui être mon bras. Mon père, dépossédé de ses états, n'a plus assez de défenseurs pour les reconquérir. Réfugié dans une cité inviolable, il peut y terminer paisiblement sa triste carrière ; l'aspect d'un fils sans héritage et sans titres serait pour lui un supplice toujours nouveau, et lui rendrait insupportable les derniers instans de sa vie. Le sort en est jeté, rien ne peut me faire changer de résolution.

HERMANN, *dans la chaumière.*

Viens à la cave chercher du vin.

PETERS, *dans la chaumière.*

Oui, oui, je vous suis.

ROBERT

Silence, seigneur, nous ne sommes pas seuls.

SCENE X.

HERMANN, *sortant de la chaumière, le dos tourné au public.*

Allons, prends donc le panier aux bouteilles et la lanterne.

ALFRED, *à l'écart.*

Je ne croyais pas qu'il y eût d'habitation dans ce lieu.

PETERS, *dans la chaumière.*

J'vous dis qu'ils ne viendront pas, il est dix heures et demie, au coucou, parrain.

HERMANN, *faisant sortir Péters de la maison*

Avanceras-tu ! A peine le capitaine Waltorf...

ALFRED, ROBERT, *à part.*

Waltorf !

HERMANN.

Est-il arrivé au château. Ni lui ni ses convives ne peuvent être ici avant une heure.

PETERS.

En ce cas, ce ne sera pas la peine de nous coucher, et drès la pointe du jour nous irons voir marraine Bathilde.

ALFRED.

Bathilde !

HERMANN.

C'est bon, c'est bon, passe devant, descends.

PETERS.

Je ne suis pas assez malhonnête pour ça, parrain, je sais tout ce que je vous dois.

HERMANN.

Descends donc, poltron. (*Il fait entrer Péters.*)

PETERS, *descendant.*

On ne guérit pas de la peur.

HERMANN, *descendant.*

Tu ne seras jamais qu'un sot.

PETERS, *plus bas dans l'escalier.*

Vous n'êtes pas le premier qui me le dites, si j'écoutais tout le monde, je finirais par le croire.

ALFRED, *qui pendant ce tems a écouté avec une grande attention.*

Eh ! quoi, cet homme est le vieux Hermann, l'époux de la gouvernante d'Helmina.

ROBERT.

De cette brave femme dont vous m'avez parlé plusieurs fois, et qui eût pour vous, dans ce château des attentions multipliées.

ALFRED.

Il ne faut pas en douter.

ROBERT.

Excellente découverte ! oui, c'est pour lui, c'es par lui que nous réussirons.

ALFRED.

Que dis-tu ?

ROBERT.

Vous connaît-il ?

ALFRED

Sans doute, il venait fréquemment au château.

ROBERT.

Tant pis ; c'est égal, je parlerai, vous garderez le silence.

ALFRED.

Expliques-toi !

ROBERT.

Il remonte, je l'entends : par grace, laissez moi faire.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, HERMANN, PETERS.

ROBERT, *feignant de frapper à la porte de la chaumière.*

Holà ! quelqu'un.

PETERS, *dans l'escalier.*

On y va, on y va. Je sommes à la cave.

HERMANN.

Ah ! messieurs, bien des pardons, je ne vous attendais pas encore.

ROBERT.

Vous vous méprenez, père Hermann.

HERMANN.

Comment !

PETERS, *prenant son panier, se tient un peu à l'écart, et les regardant du haut en bas avec sa lumière.*

C'est quelqu'rodeur de nuit ça ; des fuyards, comme dit le capitaine Waltorf.

HELMANN.

Puisque vous n'êtes pas ceux que j'attends, pourais-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler, s'il vous plait?

PETERS, *à part.*

Moi, je vais avoir celui de me mettre contre la porte, on ne sait pas ce qui peut arriver.

ROBERT, *avec un air de mystère.*

Nous sommes... nous sommes chevaliers du comte d'Heippenheim.

HERMANN, *un peu troublé.*

D'Heppenheim ?

ROBERT.

Chut ! soyez sans crainte et écoutez nous. (*Robert passe à la droite d'Herman et Alfred reste à la gauche.*)

PETERS, *à part.*

Ah ! bon dieu, v'là qu'ils bloquent mon parrain, ils vont l'soulever.

ROBERT.

Vous avez sans doute appris que le jeune et intrépide Alfred, victime de son ardeur, a péri dans le combat?

HERMANN.

Oui, et quoique l'ennemi le plus dangéreux de notre Suzerain, je ne puis m'empêcher de le regretter bien sincèrement; il y a deux ans, il était prisonnier de guerre au château d'Heidelberg, tout le monde le chérissait.

ROBERT.

Il paraît qu'il savait apprécier vos sentimens pour lui, puisqu'en expirant entre nos bras, il vous a désigné pour mettre le comble à ses derniers desirs.

HERMANN.

Que dites vous ?

ALFRED, *à part.*

Où veut-il en venir ?

ROBERT.

Dans la vallée d'Heidelberg, auprès de la montagne, nous a t-il dit d'une voix mourante, est un vieux militaire qui occupe une chaumière isolée. Son nom est Hermann, il est l'époux de Balthilde, gouvernante de la belle Helmina.

HELMANN.

Cela est vrai.

ROBERT.

Vous lui donnerez cette bourse pleine d'or... s'il promet de vous introduire sous tel ou tel déguisement dans le château d'Heidelberg, afin que vous puissiez remettre vous-même à la belle Helmina... cet anneau. (*il tire un anneau de son doigt.*)

HERMANN.

Moi, introduire dans le château fort un ennemi de mon Suzerain, cette action est indigne du cœur d'Hermann ; vous ne voudriez pas, bons chevaliers, que soixante années de probité, d'honneur, fussent souillés par un acte de trahison et d'infamie.

ALFRED, ROBERT.

Non ! non ! (*Robert fait signe à Alfred de se contenir.*)

ROBERT.

Que devons nous donc attendre de l'intérêt que semble vous inspirer la mémoire du malheureux Alfred.

HERMANN.

Tout ce qu'un homme loyal peut entreprendre, pour faciliter à sa bienfaitrice les moyens de recevoir un dernier présent de celui qu'elle aimait. Tenez, écoutez moi...

PETERS, *s'approchant.*

Ah ! je suis bien aise de savoir un peu...

HERMANN.

Péters ?

PETERS.

Voilà, parrain. (*à part.*) Il va me donner quelqu'emploi superbe dans c't'affaire là.

HERMANN, *appercevant la broche.*

Qu'est-ce que tu faisais là.

PETERS.

Parrain... je... je veillais au-devant de not' porte.

HERMANN.

Eh bien maintenant va veiller sur cette colline, à l'entrée du chemin creux ; dès que tu verras venir quelqu'un...

PETERS.

Je ne verrai venir personne, il fait trop noir.

HERMANN.

Hé bien, dès que tu entendras venir quelqu'un tu tousseras comme ça, hem ! hem !

PETERS.

Hem ! hem ! j'vous préviens, parrain, que depuis quelque tems, sur le soir, j'ai l'oreille dur tout-à-fait.

HERMANN, *levant le bras.*

Ventrebleu, je vais te l'attendrir, moi.

(*Péters se sauve vers la montagne et se place en sentinelle.*)

HERMANN, *aux Chevaliers.*

Ces précautions doivent vous paraître étranges ; mais il est bon que vous sachiez que plusieurs de nos Chevaliers se réunissent ce soir chez moi pour... affaires... d'intérêt, et si l'on nous surprenait ensemble...

ROBERT.

J'admire votre prévoyance ; mais revenons à l'expédient en question.

HERMANN.

Par fois la jeune Comtesse vient avec Bathilde prendre une collation frugale dans ma chaumière, alors sa suite est peu nombreuse : demain je monte au château, je saisis l'instant où la belle Helmina est seule pour lui confier votre dessein, Bathilde elle-même n'est pas dans le secret : je m'en

retourne ; vers le coucher du soleil, la malheureuse Comtesse, que le chagrin accable, feint d'avoir le desir de promener quelques heures sa mélancolie, dirige ses pas vers mon habitation et vient s'y reposer ; vous autres, vous êtes déguisés, j'vous fais passer pour deux cultivateurs de mes amis, vous parlez à la jeune Comtesse, vous lui remettez votre anneau, vous acquittez votre promesse envers le brave comte Alfred, et moi je remplis un devoir bien doux. De cette affaire là l'amour, l'amitié, la reconnaissance y trouvent leur compte, personne n'est compromis et chacun est satisfait, qu'en pensez-vous ?

ROBERT.

Ce projet surpasse mes espérance.

HERMANN.

Séparons nous.

ROBERT.

Faut-il vous l'avouer, nous n'avons pas d'asile, obligés de nous soustraire à tous les regards, depuis deux jours les forêts et les cavernes nous servent de retraite, ils vont nous en servir encore si le vertueux Hermann ne nous accorde l'hospitalité.

HERMANN.

L'hospitalité à des ennemis... J'oubliais que vous êtes vaincus. Oui, vous logerez chez moi ; à propos, la seule chambre dont je puisse disposer est voisine de celle que les Chevaliers ont retenu, et il ne serait ni prudent ni convenable de vous la donner.

ROBERT.

Comment faire ?

HERMANN.

Ma cave est peu profonde et n'est point du tout mal saine ; à droite plusieurs bottes de paille destinées à conserver mes petites provisions y sont encore entières.

ROBERT.

Je vous comprends.

HERMANN.

Une nuit est bientôt passée.

PETERS, *accourant.*

Hem ! hem ! les v'là, les v'là.

HERMANN.

Eh vîte ! eh vîte ! braves chevaliers, prenez cette lanterne et venez avec moi : point d'inquiétude, je saurai vous procurer moi-même tout ce dont vous devez avoir besoin.

(M.) Hermann conduit les chevaliers vers l'entrée de la cave. A peine ceux-ci descendent qu'on apperçois Waltrof sur la montage.)

SCENE XII.

HERMANN, WALTORF, ERIC, *portant une lanterne.*

ERIC.

Qui va là ?

HERMANN

Hermann, prêt à vous obéir.

WALTORF.

Sommes-nous les premiers arrivés ?

HERMANN.

Les premiers, capitaine. (*M.*) Mais quelqu'un vient de ce côté.

WALTORF.

Par le chemin d'Heppenheim ?

ERIC.

C'est le lieutenant Conrad, sans doute, avec le chevalier Ebrard.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, CONRAD.

(*Robert entr'ouvant la porte de la cave.*)

CONRAD.

Union !

ERIC.

Valeur !

CONRAD.

Vengeance !

ALFRED, HERMANN, *à part avec étonnement.*

Vengeance !

WALTORF, *serrant la main de Conrad et lui montrant Hermann.*

Oui, tels étaient les mots d'ordre de la grande journée ; mais ceux qui doivent nous ralier ce soir, sont amitié, vérité, justice.

HERMANN, *à part.*

C'est un peu plus doux ?

WALTORF, *avec affectation.*

On ne saurait trop invoquer ces trois divinités, lorsqu'on se réunit pour régler ses intérêts communs.

HERMANN, *à part.*

Ah ! voilà donc le mot de l'énigme. (*haut.*) Donnez-vous la peine d'entrer. Vous ne tarderez point sans doute d'être tous réunis !

CONRAD.

Je l'espère.

WALTORF.

Nous attendons ici nos convives ; l'air est doux, le ciel serein.....

HERMANN.

Comme bon vous semblera. (*il rentre.*)

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, excepté HERMANN.

CONRAD.

J'ai suivi ponctuellement tes instructions, cher Waltorf...

WALTROF.

Chût ! (*Il parcourt la scène pour s'assurer qu'ils sont seuls, puis fait signe à Conrad de continuer.*)

CONRAD.

En sortant du château d'Heppenheim avec les corps de troupe destiné à notre expédition...

ALFRED, ROBERT, *à part.*

A leur expédition...

CONRAD.

J'ai donné l'ordre de tourner cette montagne et d'en fermer tous les défilés.

WALTORF.

Qui que ce soit ne pourra informer Gustave de la marche clandestine de nos soldats ni de notre réunion.

CONRAD.

Nos chevaliers Ebrard et Rosbach, à la tête des pelotons qui doivent cerner ce côté, sont resté non loin d'ici, dans l'ancien chemin creux d'Heidelberg ; il m'a paru prudent de venir seul sonder premièrement le terrain et m'assurer de ton arrivée avant que d'occuper cette route principale.

VALTORF.

Bien, Conrad; mais rien n'empêche maintenant qu'Ebrard, Rosbach et leur soldats nous joignent en ce lieu. Eric, tu peux leur en porter l'avis.

ERIC.

J'y cours, capitaine. (*il sort du même côté par lequel Conrad est entré.*)

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, excepté ERIC.

WALTORF.

Profitons de cet instant pour conférer ensemble.

ALFRED, *à part.*

Heureuse circonstance : écoutons.

CONRAD.

Nos affidés ne doivent pas connaître encore toute l'étendue de notre plan.

WALTORF.

Tant d'audace pourrait les intimider.

ALFRED, ROBERT, *à part.*

Qu'entends-je ?

WALTORF.

Ils n'en seront entièrement instruits que lorsqu'à notre exemple ils auront signé cet écrit qui les lie à notre sort, et nous garantis par cela même de toute espèce de trahison. L'heure approche enfin où je vais satisfaire ma vengeance. Elevé dans les camps, j'ai long-tems borné mes souhaits et mon ambition à sortir victorieux d'un combat ; je n'avais pas contemplé Helmina, je l'avais vue, mais avec le timide respect d'un esclave de son frère. Alfred, prisonnier de guerre, m'apprit bientôt que j'aimais à l'affreuse jalousie que sa présence alluma dans mon sein : Alfred m'enleva toutes mes espérances. Le comte d'Heidelberg rejeta avec dédain la demande que je lui fis, et me rappella l'obscurcité de ma naissance, en fallait-il davantage pour enflâmmer ma haine ? A dater de ce jour, la perte du Comte fut jurée, et je cherchai dans le silence tous les moyens de l'accélérer et de la rendre certaine : qu'elle occasion plus favorable ? le château d'Heppenheim envahi est confié à mon commandement, déjà il est rempli de soldats qui brûlent de me prouver leur zèle ; l'armée est encore sous la tente, peu de troupes occupent le château d'Heidelberg, dont le concierge Fabruck m'est entièrement dévoué... L'enlèvement est facile.

ALFRED, ROBERT.

L'enlèvement !

CONRAD.

Mais comment espères-tu, au milieu de la fête magnifique qui se donne toute la nuit au château, t'emparer d'Helmina ? sous les yeux d'une foule de vassaux....

WALTORF.

Que j'ai su avec adresse empêcher d'être admis.

ALFRED, *à part.*

Quel horrible complot !

CONRAD.

J'admire comme tout s'unit pour assurer ton triomphe : la mort elle-même semble avoir tranché les jours d'un rival abhorré, afin de coopérer à ton honheur. (*On entend un son de cor.*)

CONRAD.

Que signifie...

WALTORF.

Attends... (*un second son de trompe retentit encore au loin.*) A merveilles, c'est le fidèle Fabruck qui, sous le prétexte de rappeler les sentinelles des donjons, ainsi qu'il est d'usage, lorsque la nuit est obscure, remplit nos conventions, m'apprend que le repas est terminé et que chacun va se livrer au repos. (*l'illumination disparaît peu à peu.*)

CONRAD.

As-tu donc oublié que Romuald est seul dépositaire des clefs de la forteresse, et qu'il est impossible...

WALTORF.

Tout est prévu, à l'est du château sont, tu le sais, les fenêtres de la grande galerie qui sépare les appartemens de Christine de ceux d'Helmina ; c'est dans cette galerie que Fabruck tient cachées de longues échelles de cordes, qu'il nous jettera dès que la lumière de cette lanterne lui apparaîtra sur le sommet du rocher le plus voisin.

ALFRED, *s'agenouillant.*

O Providence ! seconde-moi.

(*Alfred parle bas à Robert qui rentre aussitot dans la cave.*)

WALTORF.

Suivi de quelqu'un de mes braves, je monte et m'introduis dans la galerie ; à l'aide de double clefs que possède Fabruck, nous pénétrons dans les appartemens d'Helmina : après avoir pris les précautions nécessaires pour étouffer ses cris et ceux de Bathilde, nous entraînons notre illustre captive dans la chapelle basse ; une porte secrète communique à un long souterrain qui aboutit dans la forêt des Grands Sapins.

CONRAD.

Et pourquoi ne pas s'introduire par là dans la forteresse ?

WALTORF.

Parce que l'issue de ce souterrain, que l'on nomme souterrain de *détresse*, et qui est destiné à ravitailler la place en cas de siège, l'issue, dis-je, masquée avec grand soin, sans doute, n'est connue que de Gustave et de Christine.

CONRAD.

Enfin.

WALTORF.

Enfin, cher Conrad, la porte de ce souterrain cède bientôt à nos efforts, nous fuyons et nous sommes au comble de nos vœux.

(Au même instant Alfred et Robert reparaissent avec leur lanterne. Alfred tient au-devant le manteau pour cacher la lumière.)

ALFRED, *s'éloignant avec Robert, répète à voix basse et avec ivresse.*

Au comble de nos vœux! (M.)

CONRAD.

J'entends quelque bruit.

(Tous deux remontent la scène, Alfred et Robert cachent au même instant leur lanterne derrière leurs manteaux et restent immobiles.)

WALTORF, *au haut de la scène.*

Ce sont les nôtres.

ALFRED, *ayant filé au long de la chaumière, se trouve sur l'avant-scène et dit à voix très-basse.*

Il en est tems encore, cher Robert, volons au château, je veux, au péril de ma vie, prévenir et sauver Helmina? (M.)

(*Alfred et Robert remontent la scène.*)

SCENE XVI.

(Déjà Eric est entré, il précède les soldats; en même tems qu'Alfred et Robert s'esquivent par la montagne, en tenant toujours leur lanterne cachée, les pelotons se succèdent, ils marchent à bas bruit la lance en avant, le corps très-courbé. Pendant ce mouvement, Ebrard et Rosback reçoivent de Waltrof des témoignages d'amitié.

(Waltorf, Conrad, Ebrard, Eric, Rosback se disposent à entrer dans la chaumière.

TABLEAU GÉNÉRAL.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente une vaste galerie ou vestibule gothique. Au fond est une porte à deux battans, surmontée d'un petit frontispice. A droite et à gauche, près l'avant-scène, une porte d'appartement, un plan, ensuite deux grandes fenêtres parrallèles. Plus loin, les entrées lattérales de la galerie. Il fait nuit.

SCENE PREMIERE.

(Deux heures sonnent au béfroi ; la porte du fond s'ouvre doucement. Fabruck, avec une lanterne sourde, paraît ; il tient une échelle de corde roulée sous son bras ; il referme sa lanterne, parcourt la galerie avec précaution.)

FABRUCK, *à voix-basse.*

Deux heures ! ils ne tarderont pas, je l'espère ; je commence à m'ennuyer dans cette tribune de la chapelle-basse des sépultures : tout seul depuis minuit, que le grand souper est terminé, entouré de mausolées, d'epitaphes, et autres objets récréarifs. Ma foi, je sens que j'aurais bien de la peine à vivre avec les morts. Voyons si il y a quelque chose de nouveau. (*il s'approche de la fenêtre à gauche du spectateur.*) Comme il fait sombre, jamais nuit ne fut plus obscure. Le signal ne paraît point encore. Est-ce que le grand capitaine n'aurait pas entendu le son de la trompe ? Impossible : précisément le vent était nord-ouest. C'est dommage, le moment est favorable. Attachons toujours à cette fenêtre la première de nos échelles. (*il pose sa lanterne à terre, deroule son échelle et l'attache pendant le monologue suivant.*) Parbleu il faut convenir que je n'ai pas trop de malheur. Remercié, pour ne pas dire chassé et gratifié de l'honorable schalg, par la plupart de ceux à qui j'ai appartenu, je me présente au capitaine Waltorf qui me prend en amitié. Ce n'est pas étonnant, les honnêtes gens se recherchent. Il me donne de l'avancement ; et, au bout d'un an me fait nommer conciérge, poste de confiance, et dont je m'acquitte à merveille, surtout aujourd'hui ; naturellement je dois servir mon protecteur avant tout. Heim ! j'ai entendu quelque chose ; comme un gémissement ; ah ! je crois avoir deviné. En ouvrant la porte de cette première pièce de l'ap-

partement d'Helmina, nous pourrons nous en assurer. (*il ouvre la porte.*) Précisément c'est elle. (*il referme la porte.*) La visite que Monseigneur a faite à sa sœur, immédiatement après le souper, augmente peut-être encore ses chagrins; Monseigneur paraît l'avoir un peu durement traité, à en juger par son air courroucé; lorsqu'il sortit de chez elle, il traversa cette galerie pour se rendre dans son appartement en passant par cette porte dérobée, (*montrant la porte à la droite du public.*) sans parler ni répondre à personne. Voyons si tout est calme de ce côté-là. (*il ouvre doucement la porte à la droite du public.*) Comment diable! encore sur pied! je reconnais la voix de Monseigneur. Il parle très-haut: écoutons. Oui, dit-il, cette sœur trop aimée me causera la mort! (M.) Qu'est-ce que c'est que cela. (*il referme la porte aussitot, et cours vers le fond de la galerie.*) Le premier écuyer, le seigneur Romuald visite les postes intérieurs: défions-nous de lui. Il n'est pas des nôtres celui là. Eh vîte, et vîte! rentrons pour un moment dans notre agréable retraite. (*il disparaît.*)

SCENE II.

(M.) Romuald, Soldats et un chef, précédés d'un autre soldat, portant une lanterne, traversent la galerie. Dès qu'ils sont passés, la porte d'Helmina s'ouvre.)

SCENE III.

HELMINA, BATHILDE, *une lumière à la main.*

(Tout annonce dans la toilette d'Helmina un grand désordre.)

BATHILDE.

Allons, allons, ma chère enfant, un peu de courage, ne vous laissez point abattre par la douleur.

HELMINA.

Ah! ma pauvre Bathilde, puis-je être insensible à la mort d'un amant que je chérissais plus que la vie. Indifférente aux reproches amers de mon frère? je les avais bien mérité sans doute... et mon délire...

BATHILDE.

Si vous aviez seulement pu prendre sur vous de paraître quelques instans au repas; mais brisons là-dessus, et puisque vous ne voulez pas trouver dans le sommeil du soulagement à vos maux...

HELMINA, *interrompant.*

Le sommeil! pour long-tems a fui loin de mes paupières.

BATHILDE.

Eh bien, nous veillerons ensemble.

HELMINA.

Nous parlerons d'Alfred, toujours d'Alfred ?

BATHILDE.

Toujours; mais pour cette première nuit il faut suivre nos pieuses intentions. J'ai toujours sur moi une clef de la tribune de la chapelle basse.

HELMINA, *avec empressement.*

Oui, à la faible lueur de cette lampe sepulchrale qui brûle devant les tombeaux de mes pères, nous invoquerons le dieu des infortunés.

BALHILDE.

Vous lui confierez vos peines, moi, je le prierai de les adoucir; il exaucera mes vœux. Venez, ma chère Helmina, on trouve toujours des consolations dans la bonté divine.

(M.) Bathilde reprend la lumière et cherche la clef. Helmina dirige ses pas vers la porte du fond. Bathilde l'ouvre et entre la première. Helmina la suit à quelques pas de distance. A peine Bathilde a disparue aux yeux du public qu'on l'entend s'écrier dt toutes ses forces:

Au secours !

(Helmina, d'abord épouvantée, recule quelques pas.)

HELMINA.

Grand dieu ! quel bruit, elle sera tombée du haut des dégrés. Volons auprès d'elle.

(Pendant qu'Helmina, tournée du côté du public, prononce ces mots, Fabruck, cherchant son salut dans la fuite, sort de la tribune en courant, il apperçoit Helmina et se dérobe à sa vue. Helmina entre précipitamment dans la tribune.)

FABRUCK.

Je l'ai échappé belle ! adieu tous nos projets, sauve qui peut. (*il veut fuir par la gauche du public.*) On monte par cet escalier. (*il dirige ses pas de l'antre coté.*) Romuald revient par celui-ci ! Corbleu ! je suis pris. Si j'avais pu seulement emporter les échelles. Un coup de maître ici. (*il s'élance vers la porte de la tribune; la ferme à double tour et en retire la clef, ensuite il dit très-vîte.*) La vieille, culbutée à mes pieds, n'a pu me reconnaître, Helmina ne m'a pas apperçu. Son frère est irrité contre elle. Profitons de tout. Supposons des coupables et saisissons l'instant ou je pourrai m'évader de la forteresse. (*il crie aussitot.*) Main forte ! main forte ! (M.) *Pendant la musique il parcourt le théâtre en criant :*) Arrêtez? arrêtez !

SCENE IV.

(Un écuyer avec un peloton de soldats entre par la gauche du public: dans le même moment, la porte de l'appartement de Christine s'ou-

vre ; Gustave, l'épée nue à la main, et suivi de quelques Ecuyers, Christine avec ses femmes de suites, Romuald et ses gardes arrivent presqu'en même tems avec des flambeaux par la droite du spectateur. On relève la rampe.)

FABRUCK.

Vous n'avez rencontré personne ?

ROMUALD.

Personne.

GUSTAVE.

Qu'est-ce à dire ?

FABRUCK.

Vous le saurez bientôt, seigneur. Courez, cherchez.

GUSTAVE.

Qui donc ?

FABRUCK, *continuant.*

Dans cet appartement. (*montrant celui d'Helmina.*)

GUSTAVE.

Que vois-je ? l'appartement d'Helmina ouvert au milieu de la nuit ! Romuald auprès de ma sœur. Informe-toi si ses jours n'ont point été en danger.

CHRISTINE.

Je vais m'en assurer moi-même.

(Elle entre dans l'appartement avec Romuald, quelques femmes et écuyers.)

GUSTAVE, *pendant ce tems à Fabruck.*

Explique-moi sans délai, Fabruck, la cause de ces étranges évènemens.

FABRUCK, *à part.*

Hardi, Fabruck. (*haut.*) Monseigneur faisant ma ronde comme de coutume, je m'apperçois que la porte de cette tribune est entr'ouverte ; je m'approche et j'entend plusieurs personnes parler à voix basse. Avant de jeter l'alarme, je veux m'assurer du fait, et je m'avançais doucement...

GUSTAVE, *avec impatience.*

Eh bien ?

FABRUCK.

Lorsqu'un chevalier inconnu, s'élance sur moi et me terrasse ; il allait me frapper. Mes cris le force à prendre la fuite. C'est en vain que je cherche à m'attacher à ses pas, l'obscurité lui est propice, et j'ignore de quel côté il s'est échappé.

GUSTAVE, *rêveur.*

Quel est le téméraire...

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, CHRISTINE, ROMUALD.

CHRISTINE, *avec la plus vive émotion.*

O mon époux ! Helmina, Bathilde ont disparue.

FABRUCK, *arrêtant le Comte qui fait un mouvement.*

Un moment, seigneur. Craignant que les autres individus ne s'évadent comme le premier, j'ai fermé sur eux cette porte à double tour...

GUSTAVE.

Heureuse inspiration !

FABRUCK.

En voici la clef. Ceux-là, sans doute, pourront vous apprendre ce qu'est devenu la comtesse Helmina.

GUSTAVE.

Que l'on s'empare à l'instant de ces inconnus, et qu'ils soient amenés devant moi.

(Fabruck, Romuald et des gardes dirigent leurs pas vers la porte de la tribune, ouvrent la porte et entrent.)

CHRISTINE.

Cette disparition est inconcevable.

GUSTAVE.

Serait-ce d'infâmes ravisseurs ?

CHRISTINE.

Comment auraient-ils pénétré ?

GUSTAVE, *bas à Christine.*

L'entrée du souterrain de détresse, dont l'issue aboutit, tu le sais, à cette chapelle basse ; aurait-elle été découverte dans la fôrêt ? (M.)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, HELMINA, *dès qu'elle paraît Christine et Gustave vont vers elle.*

HELMINA, *accourant.*

Ah ! mon frère, je suis encore glacé d'effroi.

CHRISTINE.

Ma chère Helmina !

ROMUALD, *apportant une échelle de corde.*

Seigneur, aucun étranger n'est dans la chapelle basse; mais voici ce que nous venons de trouver dans la tribune au pied de l'escalier. (*il la dépose.*)

GUSTAVE, HELMINA, CHRISTINE.

Grands dieux !

FABRUCK, *déposant aussi une seconde.*

Encore une, seigneur : elle était auprès de Bathilde évanouie, et qu'on s'éfforce envain de faire revenir.

HELMINA.

La chûte qu'elle a faite....

GUSTAVE.

Ou plutôt la frayeur que lui a causé une semblable surprise, Romuald que l'on transporte sur-le-champ Bathilde dans la grande tour.

HELMINA, *interdite.*

Que dites-vous, mon frère ?

GUSTAVE.

Et qu'on lui prodigue tous les soins qui peuvent la rappeler à la vie. (*Romuald obéit.*) Toi, Fabruck, parcoure la forteresse : faits toutes les perquisitions possibles pour découvrir le fugitif.

FABRUCK, *s'en allant.*

Nous le trouverons, j'en réponds, le coquin n'est pas loin. (M.)

(Il sort avec des gardes; dans le même tems, plusieurs gardes emportent Bathilde évanouie. Romuald sort avec eux.)

SCENE VII.

GUSTAVE, HELMINA, CHRISTINE, Gardes.

GUSTAVE.

C'est donc volontairement, Helmina, que vous vous trouviez dans cette chapelle.

HELMINA.

Ne pouvant goûter aucun repos, sans cesse poursuivie par l'ombre d'Alfred...

GUSTAVE, *avec fureur..*

Toujours Alfred !

HELMINA, *tremblante.*

Il n'est plus, Seigneur; et je croyais qu'il m'était permis de répandre, pendant la nuit et dans un lieu saint, les larmes que je voulais à l'avenir dérober à vos yeux.

GUSTAVE.

Mais quel est le chevalier que vous aviez choisi pour essuyer vos pleurs.

HELMINA.

Je ne vous entends pas.

GUSTAVE.

Celui qui s'entretenait secrètement avec vous dans cette tribune.

HELMINA

J'ignore entièrement...

GUSTAVE.

Helmina, je veux connaître la vérité.

HELMINA.

Mon frère...

GUSTAVE, *avec feu.*

Votre maître vous l'ordonne.

CHRISTINE.

Modérez-vous, Seigneur.

HELMINA.

Je suivais Bathilde à quelques pas de distance, je l'entendit tomber le long de ces degrés, et j'accourus à ses cris, mais je vous atteste que je n'ai point vu l'homme dont vous m'accusez d'avoir écouté les discours. Dans quelques momens, Bathilde pourra peut-être vous en apprendre davantage.

GUSTAVE.

Vous ignorez aussi à quel usage étaient destinées ces échelles...

HELMINA.

Cessez, mon frère, des questions insultantes.

GUSTAVE.

Point de détours, répondez, Helmina, répondez.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, ROMUALD, *arrive en grande hâte.*

ROMUALD, *au Comte.*

Passant sur l'un des ponts qui communiquent à la grande tour, je viens d'appercevoir au loin, dans la campagne, une lumière qui s'élève sensiblement. Je serais tenté de croire qu'on cherche à la fixer au sommet d'un rocher pour servir de guide ou de signal...

GUSTAVE, *regardant fixement Helmina.*

Malheur à tous les traîtres, quelque soit leur rang et leur appui !

HELMINA, *s'inclinant.*

Au nom de tout ce que vous avez de plus cher, interrogez aussi Bathilde.

GUSTAVE.

Des soins plus pressans m'appellent en d'autres lieux. Re-

tirez-vous, Elmina, dans votre appartement, jusqu'à nouvel ordre.

HELMINA, *avec émotion.*

Le ciel est témoin de mon innocence !

(M.) Helmina et Christine rentrent ensemble et sont accompagnée de quelques Ecuyers et Dames de sa suite.)

SCENE IX.

GUSTAVE, FABRUCK, ROMUALD, Ecuyers, Gardes.

GUSTAVE.

Hé bien, Fabruck, qu'as-tu découvert ?

FABRUCK, *un peu déconcerté.*

Rien encore, Monseigneur, je vais visiter l'autre partie de la forteresse...

ROMUALD, *s'étant approché de la fenêtre à droite.*

Seigneur, par cette fenêtre on distingue parfaitement la petite lumière. (*Gustave s'approche aussitôt.*)

FABRUCK, *à part.*

Aye ! aye ! (*haut feignant d'être surpris.*) Une petite lumière ?

GUSTAVE.

En effet, je l'apporçois (*s'approchant davantage, il pose sa main sur l'appui de la croiseé.*) Qu'est-ce que cela ? (*il attire à lui une autre échelle de corde.*)

FABRUCK, *à part.*

Ah ! voilà bien le diable.

GUSTAVE.

Une autre échelle de corde fixée à cette fenêtre ?

FABRUCK, *feignant de l'étonnement.*

Une autre échelle de corde ! oui, c'est bien une échelle... Plus de doute, seigneur ! c'est par là que le chevalier c'est évadé.

GUSTAVE.

D'affreux projets ont été conçus ! ce n'est point une simple entrevue, ce n'est point un enlèvement ! c'est l'escalade de mon château que l'on veut tenter.

FABRUCK.

Il y a grande apparence, Seigneur.

GUSTAVE.

J'imagine un moyen, Romuald, que dans toute la forteresse les flambeaux soit à l'intant cachés avec soin, et que sans bruit tous mes soldats se mettent sous les armes.

(*Les Ecuyers sortent avec les flambeaux. On baisse la rampe.*)

FABRUCK, *à part et vîte.*

Quel embarras ! je croyais que la clarté de ses flambeaux serait un avertissement salutaire pour le capitaine. Il va être dupe de la ruse, et s'approcher de ces murs; on le saisira, et avec lui notre acte d'union ! c'est fait de nous !

GUSTAVE.

Il faut s'emparer avec adresse de ce point lumineux.

FABRUCK, *à part.*

De ce point lumineux ? si je pouvais prévenir les nôtres; mais comment sortir avant le jour ? (*il devient rêveur.*)

GUSTAVE.

Romuald, tu vas choisir cent de mes plus intrépides soldats.

FABUCK, *à part.*

C'est cela. (*haut.*) Seigneur, me permettrez vous de vous offrir un avis.

GUSTAVE.

Parle.

FABRUCK.

Si comme tout nous l'annonce, on veut tenter l'escalade, je présume, moi, que cette lumière mystérieuse, qui semble se trouver entre le château d'Heppenheim et celui-ci, sert de ralliement aux téméraires qui ont formé ce projet, et qui paraissent avoir des intelligences dans cette forteresse.

GUSTAVE, *vivement.*

Ensuite.

FABRUCK.

Je me rends sur le champ par des chemins détournés, et a bride abattue au château d'Heppenheim, j'instruis le capitaine Waltorf de ce qui se passe : il se prépare à une sortie, vous à une autre, quatre heures sont le signal du départ pour tous deux ; vous marchez en silence vers le point central, vos cavaliers et les siens voltigent sur les flancs; par cette manœuvre vous cernez une vaste étendue de terrain, et pas un de vos ennemis n'échappe à vos coups.

GUSTAVE.

Ce plan est sagement conçu, et je l'adopte sans balancer.

FABRUCK, *à part et vîte.*

Je suis sauvé.

GUSTAVE.

Prends mon meilleur coursier, pars, Fabruck, remplis cette mission avec ton zèle ordinaire, et tu recevras bientôt la récompense due à ton dévouement et à tes bons services.

FABRUCK, *à part.*

Que le ciel m'en préserve.

GUSTAVE.

Romuald, tu es dépositaire de la clef des ponts-levis...

ROMUALD.

Il suffit, seigneur.

FABRUCK, *à part.*

Vive l'effronterie pour réussir.

(M.) *Romuald et Fabruck sortent.*)

SCENE X.

GUSTAVE, Deux Ecuyers.

GUSTAVE.

O nuit affreuse ! devais-tu succéder à un jour de triomphe et d'allégresse ! Ma propre sœur s'entendrait avec mes ennemis. Cette idée m'accable, et j'aime encore à la repousser loin de moi. Cependant tout dépose contre Helmina. Ce conciliabule, ce chevalier, ce signal, ces échelles ! son absence de la fête ! ce tems lui était nécessaire sans doute pour présider à ces odieux préparatifs... Que lui ai-je fait pour me trahir ? et qui l'a secondée ? une femme que je croyais digne de ma confiance ? Bathilde me trompait; Hermann, son époux, ne doit pas l'ignorer, et bientôt aussi j'aurai la douleur de compter parmi des traîtres l'un de mes plus anciens serviteurs. Quel peut donc être le but de cette trame abominable ? Le violent amour qu'Alfred, mon prisonnier, fit naître dans le cœur d'Helmina, pendant mon voyage en Franconnie, aurait pu donner lieu à cette cruelle résolution ? La certitude de posséder l'homme qu'elle idolâtrait, en le rendant maître de ce château, auroit pu la déterminer peut-être à sacrifier un frère à son amant; mais cet amant a succombé.

SCENE XI.

ROMUALD, GUSTAVE.

ROMUALD, *à voix-basve.*

Seigneur !

GUSTAVE.

Qui m'appelle ?

ROMUALD.

Romuald, par l'une des embrâsures du rempart, on vient de voir déjà deux hommes roder au pied de ces murailles.

GUSTAVE.

Au pied de ces murailles ! Fabruck est-il parti ?

ROMUALD.

Oui, seigneur, et précisément par la porte opposée. Ces hommes n'ont pas dû même l'entendre.

GUSTAVE.

Ils sont à nous ! Romuald, qu'on rejette à l'instant cette échelle en-dehors, et qu'un peloton de mes gardes s'avance à bas bruit en ce lieu.

(M.) Romuald reçoit les ordres de Gustave. Plusieurs pelotons de soldats arrivent successivement. Leurs chefs portant des lanternes sourdes. Le Comte dispose ses pelotons; la plupart se couchent a plat-ventre ; d'autres se cachent dans l'embrâsure de la porte de la chapelle ; d'autres se mettent contre les murs ; le plus grand silence règne. Gustave et Romuald se tiennent auprès des fenêtres. Romuald annonce bientôt que l'un des individus va se prendre au piège. Il est à la droite du public. Romuald se retire doucement.)

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, ALFRED, *paraît.*

(Il met pied à terre, regarde autour de lui, et fait signe à Robert de le suivre. Robert monte a son tour.)

ALFRED, *à demi-voix.*

Le signal a produit l'effet désiré. Nous voilà donc, par la ruse la plus simple, introduits dans ce château qui a résisté à tant de combattans.

ROBERT.

Quelle témérité !

ALFRED.

Il faut songer au résultat de l'entreprise, sans envisager les périls qui nous environnent.

GUSTAVE, *à part.*

Audacieux brigands !

ALFRED.

Et d'ailleurs une fois auprès d'Helmina...

GUSTAVE, ROMUALD, *à part.*

D'Helmina !

ALFRED.

Plus de craintes : elle et Bathilde...

GUSTAVE, ROMUALD, *à part.*

Bathilde !

ALFRED.

Saurons bien nous dérober à tous les yeux jusqu'au moment favorable...

GUSTAVE.

O femmes trop criminelles !

ROBERT.

Hâtons-nous, le tems presse.

ALFRED.

Mais comment se fait-il que personne ne se soit encore présenté pour nous recevoir ?

ROBERT.

En effet, cela m'étonne. L'échelle ne s'est cependant pas placé d'elle-même. L'afidé se sera sans doute endormi dans quelque coin.

GUSTAVE, *à Romuald.*

C'est l'inconnu que Fabruck à vainement poursuivi.

ROBERT.

Comment donc faire ! il a les clefs de l'appartement d'Helmina.

GUSTAVE.

Les clefs !

ALFRED.

Frapper serait imprudent.

ROBERT.

Et puis, on peut se tromper de porte ; impossible de s'orienter, l'obscurité est trop grande.

ALFRED.

Tâchons de trouver notre homme ; cherchons le long des murs de la galerie.

ROMUALD, *bas au Comte.*

Il faut approfondir leurs desseins. Laissez moi faire. (*Il s'éloigne un peu.*)

ALFRED, ROBERT.

Paix.

ALFRED.

On a marché.

ROMUALD, *avec mystère.*

C'est vous, amis !

ALFRED, ROBERT.

(*A part.*) Le voilà. (*à voix-basse*) Par ici...

ROMUALD, *s'approchant.*

Combien êtes-vous ?

ROBERT.

Nous ne sommes que deux encore.

ALFRED.

Mais l'expédition est en marche.

GUSTAVE, ROMUALD.

L'expédition !

ROMUALD.

Tant mieux ! tant mieux !

ROBERT.

En attendant, ouvre-nous l'appartement de la jeune Comtesse. Là, nous serons à l'abri de toute surprise, de tous dangers.

GUSTAVE.

J'ai peine à me contenir.

ROMUALD.

Venez à moi.

ALFRED, *bas à Robert.*

Dès que nous serons entrés, il faut réduire au silence ce scélérat...

ROBERT, *bas à Alfred.*

Je me charge de sa personne.

ROMUALD, *qui pendant ce tems à ouvert la porte de l'appartement d'Helmina.*

Vous pouvez entrer. Approchez sans bruit.

(M.) Au même instant où Alfred et Robert vont pour entrer, le Comte s'élançant au-devant d'eux, s'écrie : *A moi, gardes.* Aussitôt ils sont saisi et renversés par les soldats; les glaives menacent leurs têtes de toutes parts. Ce tableau est seulement éclairée par les lanternes sourdes qui s'ouvrent tout-à-coup.

GUSTAVE.

Si vous poussez un cri, vous êtes morts.

ROMUALD.

Seigneur, il faut sur-le-champ les mettre en lieu de sûreté. Nons saisirons ainsi tous ceux qui se présenteront.

GUSTAVE.

Qu'on les jette dans les plus noirs cachots.

ALFRED.

Non, Gustave, tu n'y plongeras pas des hommes qui n'ont ôsé pénétrer dans cette forteresse que pour déjouer les projets de la plus atrocé perfidie.

GUSTAVE.

Qe'entends-je ?

ROMUALD.

Ils en imposent, seigneur, et les discours qu'ils me tenaient à l'instant...

ALFRED.

Semblent nous condamner sans doute, mais alors nous croyons abuser un vil affidé que nous savions devoir se trouver dans cette galerie.

GUSTAVE.

Inutiles mensonges : qu'on les entraîne.

ALFRED.

Arrêtez, soldats ! Gustave, ton repos, la sûreté de ta famille entière dépend du secret que nous venions te révéler.

GUSTAVE.

Que vous veniez me révéler. Pourtant ce n'est pas moi que vous comptiez rencontrer dans cet appartement. Ainsi donc vous étiez loin de songer à me divulguer ce prétendu secret, et ma sœur, je n'en puis plus douter, est votre indigne complice.

ALFRED, ROBERT.

Garde-toi de le croire.

ALFRED.

Par des motifs que tu dois ignorer ; Helmina était dans ce château le seule personne à laquelle nous puissions nous adresser pour t'informer du danger dont tu es encore menacé.

GUSTAVE.

Par des motifs que tu dois ignorer ! il n'en existe pas. Etrangers, faites vous connaître.

ALFRED.

C'est impossible.

GUSTAVE.

Comment ?

ALFRED.

Ce serait nous perdre sans retour, et sans utilité pour toi.

GUSTAVE.

Vous êtes donc coupable ?

ALFRED.

Non, mais notre position est telle, que sans avoir commis le moindre crime, nous ne pouvons cependant paraître à tes yeux sans exciter ta fureur.

GUSTAVE.

Ce langage singulier double ma curiosité. Je vous ordonne de vous nommer.

ALFRED.

Renonce donc alors a être instruit du plus horrible complot, car tu pourras bien, Gustave, en faisant mettre nos trais à découverts, satisfaire tes desirs, tu pourras bien nous arracher la vie au milieu des tourmens les plus inouis ; mais tu ne connaîtras les traîtres dont tu es environné, qu'après avoir juré de nous mettre en liberté sans chercher a savoir qui nous sommes.

ROBERT.

Seigneur, un odieux soupçon plane dès cet instant sur la tète de tous ceux qui vous entourent, accédez a leur demande. S'il existe en effet des traîtres, il faut les démasquer.

GUSTAVE.

Eh bien, parle... (*un son de cor se fait entendre.*) Qui peut à cette heure demander l'entrée de la forteresse ?

ROMUALD.

Il est impossible que Fabruck soit déjà de retour.

ROBERR, *bas et vîte à Alfred.*

Fabruck, c'est le concièrge, dont le nom nous était échappé.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, UN ÉCUYER.

L'ÉCUYER.

Monseigneur, le grand capitaine Waltorf...

GUSTAVE, ALFRED, ROBERT, ROMUALD.

Waltorf !

L'ÉCUYER, *continuant.*

Accompagné de plusieurs de ses lieutenans, se présente aux portes du château avec un fort détachement des troupes qu'il commande.

GUSTAVE, *à part et vîte.*

Waltorf, sans ordre quitter le château d'Heppenheim, et venir à cette heure... il faut qu'il ait à me communiquer des choses de la plus haute importance. Romuald, que le grand pont-levis soit à l'instant abaissé, que Waltorf et sa troupe...

ALFRED, *avec empressement.*

Imprudent Gustave, que Waltorf seul soit introduit.

GUSTAVE.

Seul ?

ALFRED.

Lorsque tu te seras emparé du chef, tu saisiras plus facilement les complices.

GUSTAVE.

Prétendez vous dire que le capitaine Waltorf...

ROBERT.

Est l'un des traîtres que tu dois le plus redouter.

ROMUALD, GUSTAVE.

Waltorf !

ALFRED.

Différer encore de le recevoir, serait lui donner le tems d'appercevoir le piège dans lequel il vient se prendre lui-même, laisse-le pénétrer sans délai, et tu verras à tes yeux le crime bientôt abattu...

GUSTAVE.

Mon étonnement !... (*à Romuald après un moment de silence.*) Que Waltorf seul entre dans la forteresse. (*Romuald sort.*)

SCENE XIV.

GUSTAVE, ALFRED, ROBERT, L'ECUYER.

ALFRED.

Gustave, le moment de prononcer est arrivé. Lorsque le

son du cor t'interrompit tout-à-coup, tu allais promettre de respecter notre incognito.

GUSTAVE.

Il est vrai : alors j'ignorais que mon grand capitaine fut sous les murs de la forteresse. Sa présence va tout éclaircir, et peut-être son œil pénétrant a-t-il suivi vos traces dans l'ombre ; ma parole est inviolable, et je ne veux point avoir à regretter de vous l'avoir donné.

SCENE XV.

ROMUALD, WALTORF, GUSTAVE, ALFRED, ROBERT, Gardes.

GUSTAVE.

Quels motifs vous ramènent si promptement, capitaine ?

WALTORF.

Retournant cette nuit même au château d'Heppenheim, avec mes écuyers et une partie da ma troupe, l'un de mes soldats apperçoit au loin, derrière nous, et par le hasard le plus grand, ce fanal singulier, objet de votre juste sollicitude; présumant qu'il pouvait servir de raliement à nombre de ces vagabons, dont avec raison je redoutais les funestes entreprises; j'ordonne qu'à l'instant on rétrograde ; nous revenons en grande hâte sur nos pas, et nous rencontrons Fabruck qui nous instruit des évènemens dont il vient d'être témoin dans ce château : Eric et lui s'offrent pour aller à la découverte, je leur donnai un nombre d'hommes suffisant, et moi doublant de vîtesse, je me rends sous ces murs....

ALFRED, *d'une voix forte et interrompant.*

Pour mieux tromper ton souverain.

WALTORF.

Quel est ce chevalier ?

ALFRED.

Le récit que tu vient de faire est faux.

WALTROF.

Il est faux?

ALFRED.

Waltorf suppose un rassemblement de vagabons dans la forêt des Grands-Sappins. Pourquoi ne parle-t-il pas de celui qui s'est formé à minuit au pied de la montagne d'Heidelberg.

WALTORF, *à part.*

Dieu !

ALFRED.

Cependant il en a été témoin. Pourquoi ne rend-t-il pas

compte à Gustave de tout ce qui s'est passé cette même nuit dans la chaumière du vieux Hermann ?

WALTORF, *à part.*

Je suis trahi.

ALFRED.

Pourquoi n'a-t-il pas remis entre les mains de Gustave cet important écrit...

WALTORF, *à part.*

Je ne l'ai plus : heureuse précaution.

GUSTAVE.

Un important écrit.

ALFRED.

Signée de tous les chefs de la grande expédition, et qui l'aurait instruit des noms et des desseins de ses véritables ennemis.

WALTORF.

Audace inouie !

ALFRED.

Gustave, ne cherches plus l'auteur de ses étranges événemens. Le voilà. (*désignant Waltorf.*) Celui qui devait cette nuit s'introduire dans cette forteresse, enlever ta sœur par le souterrain de la chapelle basse, la traîner au château d'Heppenheim et te forcer à la plus humiliante rançon, le voilà, regarde... il pâlit... son masque tombe, déjà les traits hideux du crime se peignent sur sa figure, son front décèle ses forfaits.

WALTORF.

O fureur ! assez long-tems la calomnie à distilé ses poisons. Je veux connaître ces indignes et faux délateurs.

ALFRED.

Tu ne les connaîtras pas.

WALTORF, *à Gustave.*

Seigneur.

ALFRED.

Gustave ne l'exige pas. Nous sommes en ta puissance, si nous ne te fournissons des preuves incontestables, rien ne t'empêchera de sévir contre nous, de nous faire subir le plus terrible châtiment. Suspends cet ordre, et laisse-nous à tes yeux terrasser ce monstre d'hypocrisie.

WALTORF.

Téméraire !

GUSTAVE.

Eh! qu'elle confiance puis-je avoir en des hommes qui persistent à rester inconnus, en des hommes introduits dans

une forteresse à la faveur des ténèbres et à l'aide d'échelles de cordes...

ROBERT, *interrompant.*

Préparés par Fabruck pour Waltorf et les siens.

WALTORF.

Quelle atroce imposture !

ALFRED.

Dis plutôt quelle accablante vérité.

WALTORF.

Tout prouve, Seigneur, qu'une illustre coupable que renferme ces murs devait livrer le château à l'homme qu'elle idolâtrait ; la mort de cet amant chéri, loin de faire échouer cet horrible projet, n'en a sans doute que hâté l'éxécution ; qui pouvaient mieux en effet, venger le trépas d'Alfred, que la ruine de l'ennemi de son père. Oui, seigneur, ces hommes sont des agens du comte d'Heppenheim, vous ne devez pas être abusé davantage par leurs discours artificieux, vous ne devez plus, hélas ! douter du crime de la Comtesse, votre sœur.

GUSTAVE.

Je ne puis rester dans cette affreuse incertitude ; je ne puis, sans offenser un guerrier, qui, vingt fois répandit son sang pour moi, soupçonner plus long-tems Waltrof d'une aussi lâche trahison. C'en est fait, je l'exige, je l'ordonne, étrangers, levez votre visière ou mes soldats... (M.)

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, CHRISTINE.

CHRISTINE.

O Gustave ! Helmina vous supplie de vouloir bien l'entendre, je me joins à ses prières ; faut-il sur des simples apparences...

GUSTAVE.

Vous ignorez, Madame, tout ce qui s'est passé dans cette galerie en votre absence, regardez. (*montrant Alfred et Robert.*) Mais quel trait de lumière... oui, qu'Helmina comparaisse à l'instant.

(Il fait un signe à Romuald qui entre dans l'appartement d'Helmina, en même tems Alfred et Robert font un mouvement d'effroi involontaire.)

WALTORF.

Ils ont frémi, seigneur. (*à part.*) O soupçon !

GUSTAVE, *bas à Waltorf.*

Non allons juger s'il existe entre eux et Helmina quelque complicité, par l'impression que leur causera cette subite entrevue.

WALTORF, *bas et vîte.*

Le moyen est infaillible. (*haut.*) Helmina s'avance.

GUSTAVE.

Chevaliers, qui que vous soyez, mettez vos traits a découvert.

ALFRED.

Gustave, tu vas perdre à jamais une femme innocente.

GUSTAVE.

Gardes, arrachez leur visière.

(M.) Les gardes se précipitent sur Alfred et Robert pour exécuter les ordres de Gustave)

ALFRED, ROBERT, *les repoussant avec violence, en mettant l'épée à la main.*

Laissez-moi, laissez-moi, soldats.

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, HELMINA, ROMUALD, Gardes Femmes de suite, HELMINA, *avec effroi, pendant la musique.*

Quel son de voix.

ALFRED, *d'une voix forte.*

Tu le veux, Gustave, eh bien, c'est moi.. (*il jette son casque et son epée, Robert imite son maître.*)

TOUS, et HELMINA, *poussant un cri terrible.*

Alfred !

WALTORF, *à part.*

Bonheur innattendu, je triomphe. (*haut.*) Les voilà donc les vrais coupables, en faut-il d'autres preuves ! le bruit de sa mort n'a été répandu que pour mieux tromper votre vigilance, et c'est à lui-même que la forteresse devait être livrée.

ALFRED.

Scélérat ! le destin se lassera d'être favorable à tes criminels desseins.

GUSTAVE, *avec fureur.*

Waltorf, vous serez bientôt vengé de tant d'outrages ! formez à l'instant une cour martiale, que les traîtres y soient traduits dans ce jour même, et qu'avant le coucher du soleil, ils expient leur crime par un châtiment exemplaire. (*aux gardes.*) Gardes, entrainez-les.

CHRISTINE, *et les femmes de suite.*

Grace ! grace ! pour Helmina. (*les femmes de suite s'agenouillent.*)

ALFRRED.

Je dois seul périr. Je jure qu'Helmina ne me savait point en ces lieux.

GUSTAVE.

Point de grace.

HELMINA.

Alfred ! Alfred !

WALTORF.

Soldats, obéissez à votre maître.

HELMINA.

Barbares ! vous le conduisez à la mort, je veux la recevoir avant lui.

(M.) Helmina se précipite dans les bras d'Alfred; on parvient avec peine à séparer les deux amans, cependant on entraîne Alfred. Helmina s'échappant, veut le suivre; une barrière de lances s'oppose à son passage; elle recule éperdue et tombe de sa hauteur sur le plancher. Waltorf triomphe, Gustave est furieux, Christine anéantie.)

TABLEAU GÉNÉRAL.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente une épaisse forêt, le devant offre une espèce de demi-lune. Au milieu est un poteau sur lequel on lit à droite, chemin d'Heidelberg, *à gauche*, chemin d'Heppenheim: *non loin en-deça sur la gauche du public, un vieux tronc d'arbre portant seulement quelques branches, de l'autre côté les restes d'une citerne dégradée, autour de laquelle s'élèvent des broussailles et petits arbustes; le fond de cette forêt doit être composé de sapins isolés et qui bordent une colline.*

SCENE PREMIERE.

FABRUCK, ERIC, *tenant la lanterne d'Hermann.*

FABRUCK.

Eric, arrêtons-nous ici, je ne vais pas plus loin.

ERIC.

Nous ne sommes qu'à une lieue et demie du château d'Heidelberg

FABRUCK.

C'est précisément à cause de cela. J'ai eu le bonheur d'en sortir sain et sauve, le diable ne m'y ferait pas rentrer. Sais-tu bien que j'ai eu là une belle présence d'esprit.

ERIC.

Sans doute.

FABRUCK.

Cette pauvre comtesse Helmina, je crois que ça me fait de la peine d'avoir été obligé...

ERIC.

Tu crois ?

FABRUCK.

Bah ! elle et Bathilde trouveront toujours moyen de se justifier, au lieu que moi, mon affaire eût été bientôt terminée.

ERIC.

Il faut convenir aussi que les évènemens t'ont bien servis.

FABRUCK.

Cela est vrai.

ERIC.

Mais qui diable à placé sur le rocher cette maudite lanterne...

FABRUCK.

Justement à l'endroit convenu ; quelque chose aura transpiré, quelqu'un aura voulu devancer le capitaine.

ERIC.

Et ce sera laissé prendre peut-être.

FABRUCK.

C'est possible.

ERIC.

Quel bonheur que la lumière ne se soit pas éteinte.

FABRUCK.

Vous eussiez à votre tour mis le signal en évidence, escaladés la forteresse...

ERIC.

Nous étions tous perdus.

FABRUCK.

Le grand capitaine se serait encore tiré de là, c'est un homme de tête.

ERIC.

Oui, mais si on l'eût fouillé.

FABRUCK.

Eh bien!

ERIC.

L'acte d'union qu'il nous a fait signer hier au soir pour nous lier à sa destinée...

FABRUCK.

On ne l'eût pas trouvé sur lui.

ERIC.

Comment!

FABRUCK.

Comment! mais où étais-tu donc lorsque cette nuit, sous le pretexte d'aller chercher du renfort au château d'Heppenheim, j'accourus à votre rencontre jusqu'à la lisière de ce bois?

ERIC.

On m'avait envoyé avec un peloton pour reconnaître ce faux signal qui nous inquiétait si vivement.

FABRUCK.

Apprend donc jusqu'où va la prudence de notre capitaine : attendez-moi ici, me dit sire Waltorf, ainsi qu'à Conrad et Røsback, et prompt comme l'éclair, il s'enfonce dans la fôrêt. Quelques momens après il reparaît et nous parle en ces termes: amis, je veux faire tourner à notre profit les évènemens impré-

vus dont Fabruck nous a heureusement informé ; je veux à cet effet me transporter de suite au château d'Heppenheim, mais, par prudence, je viens de déposer dans un endroit sûr, l'acte qui nous lie ; quelque soit l'issue de ma nouvelle entreprise, je jure de ne déclarer aucuns de vous.

ERIC.

C'est pour cette raison que j'aurais bien desiré approcher du château.

FABRUCK.

Imprudent, ne sommes nous pas mieux ici au milieu de plusieurs chemins ; on voit venir son monde, et l'on est visible ou invisible à volonté.

ERIC.

Cela ne serait pas arrivé si nous avions pu découvrir en quel lieu de la forêt est l'issue du souterrain de détresse qui communique au château.

FABRUCK.

Sans-doute ; mais c'est un secret impénétrable. (M.) Qu'est-ce que c'est que cela ?

ERIC, *allant vers le fond de la forêt.*

Des soldats !

FABRUCK.

Des soldats qui viennent par la route du château d'Heidelberg ? mon ami, nous ne sommes pas visibles, nous ne sommes pas visibles ! Suis-moi par ici : (*il l'entraîne.*) Non, par là ; prenons plutôt ce sentier.

ERIC.

Ils nous verrons courir.

FABRUCK

Cachons nous derrière cette citerne.

ERIC.

Eh ! vite ! eh ! vite ! Monseigneur lui-même est avec eux.

(M.) (*Fabruck et Eric se cachent derrière la citerne.*)

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, GUSTAVE, Gardes.

GUSTAVE.

Soldats, suspendons notre marche. (*à part.*) La douleur plus encore que la fatigue m'accable ! J'ai besoin de me reposer quelques instans. (*il s'assied.*) Il est donc enfin découvert, cet affreux complot.

ERIC, FABRUCK.

Ah ! mon dieu !

GUSTAVE.

Et les pricipaux coupables sont arrêtés.

FABRUCK, *à part.*

Ah ! que nous avons bien fait de nous mettre à l'ombre ; il doit faire au château encore plus chaud qu'ici.

GUSTAVE.

Ils ne m'échapperont pas, et, avant la fin du jour, je veux que tous leurs complices tombent aussi entre mes mains.

FABRUCK, *à part.*

Cachons nous bien, mon ami, cachons nous bien.

GUSTAVE.

Cette fôrêt épaissse doit encore servir d'asile à la plupart des hommes chargés de cette audacieuse expédition ; mais les mesures sont prises, et je ne tarderai point à m'en saisir.

FABRUCK, *à part.*

Faudra-t-il rester ici jusqu'au soir.

GUSTAVE, *se levant.*

O sœur dénaturée ?

ERIC, *à part.*

Que dít-il donc ?

GUSTAVE.

Devais-je m'attendre à tant de perfidie ?

FABRUCK.

Il y a erreur... attention !

GUSTAVE.

La cour martiale, que j'ai formée, avant que de sortir de la forteresse, doit avoir prononcé sur le sort des coupables ; ai-je dit à Waltorf, point d'égard ni pour le rang ni pour les distinctions : je veux qu'un exemple terrible apprenne à mes sujets que juste et infléxible, je sais également punir et récompenser. (*On entend du bruit.*)

FABRUCK, *à part.*

Encore quelque chose de nouveau.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, ROMUALD, *couvert de poussière et hors d'haleine.*

ROMUALD.

Ah ! seigneur, je vous rejoins enfin !

GUSTAVE.

Quel motif extraordinaire vous amène sur mes pas ?

ROMUALD, *tirant un rouleau cacheté et entrecoupant ses mots.*

Voici ce que madame la Comtesse m'a chargé de vous remettre, en m'ordonnant de ne rentrer au château qu'après

m'être acquitté de ma mission. (*Gustave prend le rouleau avec surprise.*)

FABRUCK, *à part.*

Je n'ai pas bonne opinion de cet envoi.

GUSTAVE, *déroule avec précipitation l'écrit.* (*Il lit.*)

« La cour martiale vient de porter la peine de mort contre » Alfred et son écuyer, et de condamner votre malheureuse » sœur et Bathilde à terminer leurs jours dans le sombre mo- » nastère des Filles du Désert. Déjà cette affreuse sentence au- » rait été mise à exécution, si je ne m'y fusse ouvertement op- » posée : » De quel droit, Christine... (*Il continue.*) « Vous » frémirez sans doute en apprenant que cette cour martiale, » ou plutôt le tribunal d'iniquité, présidé par Waltorf, » composé de tous les siens, excepté Romuald, n'a voulu » entendre aucun des accusés, et a refusé même de faire com- » paraître les témoins nécessaires à leur justification. Gus- » tave ! songez que le faible qui succombe sous le poids de » l'injustice des hommes, est tôt ou tard vengé par la divinité ? » CHRISTINE ! » Va dire à Christine que l'homme qui a re- cours à la basse séduction pour se rendre maître d'une forte- resse, n'est plus un ennemi qu'on doit traiter avec générosité. Alfred, fils indigne du comte d'Heppenheim, pris au milieu de la nuit dans mon château, a mis tout en usage pour perdre mes plus zélés défenseurs, par de fausses accusations ; Alfred s'est assimilé aux derniers des scélérats et mérite le châtiment qui leur est réservé. Quant à la perfide Helmina, sa punition est un témoignage de la clémence de ses juges, je souhaite que dans la solitude elle expie son crime par les remords et le re- pentir.

ROMUALD, *vivement ému.*

Ainsi donc, seigneur...

GUSTAVE.

Je maintiens l'arrêt prononcé par la cour.

FABRUCK, *à part.*

C'est ça, c'est ça !

ROMUALD, *avec émotion.*

Quelque soient les évènemens, seigneur, veuillez vous souvenir que Romuald a protesté contre le jugement de votre cour, qu'amplement informé depuis votre départ des détails de cette déplorable affaire, il ose attester le ciel qu'aucun des condamnés n'est coupable, et que le sang qui va couler est le sang innocent.

GUSTAVE.

Romuald !

ROMUALD, *à demi-voix.*

J'oserai plus encore, j'affirmerai à mon souverain que tout ce qu'Alfred a déclaré est vrai ; j'ajouterai que le protégé de Waltorf, le vénérable Fabruck...

FABRUCK, *à part.*

Ah ! me voilà, moi.

ROMUALD.

N'a cherché dans ses fausses dépositions que les moyens de se sauver lui-même.

FABRUCK, *à part.*

Mais, de quoi se mêle-t-il ?

ROMUALD.

Seigneur, écoutez ma dernière prière : retournez au château, et interrogez vous-même les malheureux prisonniers ; vous poursuivez vainement en ces lieux, des ennemis qui, si ils existent, ne sont point dangéreux, c'est dans la forteresse d'Heidelberg que vous trouverez ceux que vous avez a redouter.

GUSTAVE.

Ces discours me lassent à la fin ; je n'ai point de conseils à recevoir de Romuald, et s'il tardait d'un instant encore à porter mes ordres, je soupçonnerais alors qu'un intérêt puissant et caché le guide et l'inspire.

FABRUCK, *à part.*

Attrappe.

ROMUALD, *s'éloignant.*

O victimes de la plus noire trahison, vous allez donc être immolés ! (M.) (*Il sort avec les marques de la douleur.*)

SCENE IV.

GUSTAVE, ÉRIC, FABRUCK, Gardes.

GUSTAVE.

Ce changement subit n'est point naturel. Romuald ce matin même demandait à grands cris, ainsi que tous ceux qui m'entouraient, la punition des coupables... et maintenant il prend leur défence avec tant de chaleur... Il me presse de quitter cette forêt et m'engage à rentrer au château... dans l'espoir sans doute que je céderai aux instances, aux larmes de Christine... Romuald a été corrompu par l'or d'Alfred et d'Helmina, et Christine sensible et faible s'est laissé abuser par leurs récits mensongers ; qu'importe, plus mes ennemis seront nombreux, plus j'aurai de gloire à les abattre ; soldats, les dangers qui environnent votre souverain semblent s'accroître sous ses pas, redoublons de vigilance et d'activité ? continuons nos recherches dans cette forêt, dont à dessein peut-être on

voulait m'éloigner. Marchons. (M.) (*Gustave sort avec les soldats par la gauche du public.*)

SCENE V.

FABRUCK, ÉRIC, *descendent de l'arbre.*

ÉRIC.

Ouf?

FABRUCK.

Ouf?

ÉRIC.

Hé bien, Fabruck?

FABRUCK.

Hé bien, Éric?

ÉRIC.

Nous voilà plus instruit que nous ne l'étions.

FABRUCK.

Nos affaires sont en bon train; Gustave donne en plein dans le panneau.

ÉRIC.

Comme il a parlé de sire Waltorf?

FABRUCK.

Comme il a reçu Romuald?

ÉRIC.

Ma foi rien ne nous empêche, je crois, maintenant d'aller au château.

FABRUCK.

Mon ami, cet endroit est si agréable! je ne vois pas véritablement l'absolue nécessité de le quitter. Nous avons appris tout ce que nous désirions savoir, et...

ÉRIC.

Oui, mais j'ai une faim épouvantable, je n'ai rien pris depuis hier soir chez le bon homme Hermann.

FABRUCK.

Ce bon homme-là, Éric, est le plus grand obstacle à ma rentrée dans le château, je ne te le cacherai pas plus long-tems.

ÉRIC.

Pourquoi?

FABRUCK.

S'il a appris les évènemens de cette nuit, il se sera empressé d'aller rejoindre sa femme, la vieille Bathilde, et s'il parle du soupé...

ÉRIC.

On aura bien su le faire taire.

FABRUCK.

Éric, c'est un homme à craindre ; et je suis étonné que le grand capitaine...

PETERS, *dans la coulisse chante le refrein d'un couplet.*

ÉRIC.

Qui chante ainsi à tue tête. (*il va voir.*)

FABRUCK.

Quelque peureux, pour se rassurer en traversant la forêt.

ÉRIC.

Et précisément c'est Péters ?

FABRUCK.

Le filleul d'Hermann ? à merveille, nous allons le faire jaser.

ÉRIC.

Ça ne sera pas difficile.

SCENE VI.

PETERS, *chantant toujours*, FABRUCK, ÉRIC.

PETERS.

Tiens ! vous v'là seigneur Eric, et pis vous aussi, seigneur Fabruck, et ben vrai je ne vous croyais pas là.

FABRUCK.

Et où vas-tu donc si vîte ?

PETERS.

Au château d'Heidelberg, voir marraine ?

FABRUCK.

Ah ! tu vas voir marraine ; tout seul comme cela ?

PETERS.

Non pas ; j'nous sommes mis en route avec parrain, mais en passant par le village de Frankmark il est resté chez le bourgmestre...

FABRUCK, ÉRIC.

Chez le bourgmestre ?

PETERS.

Qui est un de ses amis, de sa connaissance, et il m'a dit d'aller toujours devant l'attendre auprès de la vieille citerne du rendez-vous de chasse, et qu'il ne serait pas long-tems. Ça m'est égal, que je lui ai répondu, je n'ai pas peur... c'te forêt est si passagère... On rencontre toujours quelqu'un, des voyageurs, des bucherons, des gardes ; à propos de gardes, dites-moi donc pourquoi t'es-ce que la forêt est plaine de régimens, de soldats ?

FABRUCK.

Pourrais-tu bien nous apprendre, toi, ce que ton parrain est allé faire chez le bourgmestre.

PETERS.

Oui, mais cela m'est défendu.

ÉRIC.

Est-ce qu'on a rien de caché pour ses amis ?

PETERS.

Ben de l'honneur assurément, mais je dois me taire...

FABRUCK.

Tu ne sauras pas en ce cas pour quel motif la forêt est remplie de soldats, et cependant c'est un mystère aussi, mais confiance pour confiance.

PETERS.

Confiance pour confiance, c'est engageant. Tenez, j'vas vous conter ça en deux mots : hier au soir deux grands escogrifs de chevaliers ont demandé à souper et à coucher chez nous, il n'y avait pas d'place, attendu que le grand capitaine avec le seigneur Eric, avec le seigneur...

FABRUCK, ÉRIC.

Au fait.

PETERS.

Parrain les a logé dans not' cellier, attenant à notre chaumière : v'là que parrain en allant leur porter à souper voit... qu'il ne les voit plus.

FABRUCK.

Quels soupçons !

PETERS.

Attendu leur conversation, leur disposition, votre réunion, votre position — Parrain est allé voir le bourgmestre : v'là tout ce que je sais ; mais j'crois que je l'entends. (*il va au fond.*)

FABRUCK, *bas à Æric.*

Eric, il faut devancer Hermann au château : il n'y a pas un moment à perdre.

ÉRIC, *à Fabruck.*

Partons sans rien dire pour nous en débarrasser.

PETERS, *revenant.*

Non, c'est pas lui, à votre tour maintenant.

ÉRIC, *bas à Fabruck.*

Tu nous caches quelque chose, cherches un peu, nous ne sommes pas pressés.

PETERS, *rêveur.*

Non, en vérité, je n'ai rien oublié. (*il cherche.*)

(Pendant ce tems Fabruck et Eric s'éloignent, Eric prend dans le panier de Péters les fruits qu'il renferme et s'esquive. Tous deux disparaissent.

SCENE VII.

PETERS, *cherchant toujours.*

Voilà bien tout ce que parrain m'a recommandé à plusieurs fois de ne dire à personne, il faut que ce soit vous, seigneur Fabruck... Hé bien ! (*il se retourne.*) Ah ! mon dieu ! seigneur Fabruck ! seigneur Eric : (*il court vers le fond de la scène.*) Tiens les v'là là-bas, là-bas : c'est honnête de me planter là, et de m'escroquer comme ça mon secret. Au surplus, ça m'est bien égal, j'ai là (*montrant son panier.*) de quoi me consoler de leur belle confidence. Hé ben ! hé ben ! il n'y a plus rien ! ha ! mais ce n'est pas du jeu ça. (*criant de toutes ses forces.*) Dites donc, seigneur Fabruck, seigneur Eric ! je ne les vois déjà plus : ce n'est pas se gêner ; le plus beau fruit de not' jardin, après celui que j'ai déjà mangé ; il y avait des pêches pour marraine, grosse comme le poing. (*il cherche et secoue son panier.*) Ah ! ils n'ont rien laissé, pas seulement une pauvre petite poire pour la soif ; de la chaleur qu'il fait, j'étrangle en vérité ! v'là bien une vieille citerne, mais il n'y a pas eu d'eau dedans, je crois, depuis le déluge. Ah ! mon dieu ! quelle profondeur ! on dit qu'il y a au moins plus de trente-deux marches pour y descendre. (M.) V'là des bucherons qui viennent travailler de ce côté, bon, ils apportent leur cantine et leurs gourdes avec eux, ça me remet de bonne humeur. (M.)

SCENE VIII.

Les Villageois et Villageoises, *descendent par la colline en chantant et dansant*, *quelques-uns portent des cantines.*

PETERS.

Bonjour donc, vous autres.

TOUS.

Bonjour, Péters.

PETERS.

Vous arrivez juste à point pour me sauver la vie.

TOUS.

Ah ! mon dieu !

PETERS.

Un quart-d'heure plus tard vous m'auriez trouvé là, étendu par terre, mort de sécheresse ; qu'est-ce que vous apportez de bien désaltérant ?

LE PAYSAN, *niais.*

De l'eau toute fraiche, des trois fontaine.

PETERS.

En ce cas là, faites-moi le plaisir de me donner quelques fruits, car parrain dit que c'est dangéreux d'boire d'l'eau claire quand on a chaud.

LA PAYSANNE, *ouvrant son panier.*

J'te donnerons un belle douzaine de ces prunes...

PETERS, *mettant la main dans le panier.*

Ah ! mam'selle Lisbeth.

LA PAYSANNE.

Un moment : il faut avant que tu me promettre de nous chanter une petite chanson qui nous mette tous le cœur à l'ouvrage, car, un lendemain de fête, on n'est guère en train.

LE PAYSAN.

Ah ! oui, Péters, c'est que tu es le coq du village pour le chant.

PETERS.

Coq ! coq ! tant que tu voudras, je ne chante pas pour des prunes ; je suis enrhumé.

LA PAYSANNE.

Eh ben, nos prunes sont trop vertes, elles te feraient du mal.

PETERS.

Ecoutez : à quoi ça servira-t-il que je commence un chorus, puisque j'attends ici parrain d'un moment à l'autre, pour aller au château de jour avec marraine.

LE PAYSAN.

Tu ne sais donc pas que personne n'entre dans le château aujourd'hui.

PETERS.

Pourquoi donc ça ?

LA PAYSANNE.

Je n'en savons rien.

LE PAYSAN.

Mais je sommes certains seulement que tous les ponts sont levés.

PETERS.

Ah ! bon dieu ! et vous voulez que je chante quand tous les ponts du château sont levés, en plein jour, quand marraine est en état de siège.

LA PAYSANNE.

Je nous embarrassons pas de c'qui se passe au château.

LE PAYSAN.

J'travaillons, j'nous divertissons tant que nous pouvons, et v'là tout ; mais puisque tu te fais tant tirer l'oreille, adieu.

TOUS, *s'éloignant.*

Adieu, Péters.

PETERS.

Ecoutez donc. (*à part.*) Ne perdons pas la carte ici; si en effet on n'entre pas dans la forteresse, plus de déjeuné pour moi : retourner sur ses pas, c'est trop loin. (*haut.*) Dites donc, dites donc, j'ne veux pas me brouiller avec vous : j'vas chanter, là.

TOUS.

Ah ! il va chanter !

PETERS.

Une prune et un morceau de pain s'il vous plait.

LA PAYSANNE.

Après la chanson.

PETERS.

C'est dit : voyons un peu qu'est-ce que je vas leur chanter? ah ! j'y suis, prenez tous vos z'haches, mettez vous à l'ouvrage, et vous ferez chorus en cognant comme des sourds.

(Les Villageois se disposent et forment divers grouppes : les uns s'apprêtent à fendre, d'autres à abbattre. Plusieurs entourent le vieux tronc d'arbre qui est près de la citerne)

CHANSON.

Air : *L'autre jour la p'tit' Isabelle* (de Nicodème dans la lune.)

L'autre jour Germaine seulette,
De la forêt s'en revenait,
Sur la tête de la brunette,
V'là qu'un fagot ben gros était;
La pauvrett' marchait tout en nage,
Son prétendu la rencontra,
Que j'vous soulage, *(bis.)*
Donnez moi ça;
Or, mes amis, savez-vous comme
(Sur la même note.) A gros Guillaume all' répondit d'un air sournois,
Mais ben sournois,
Quand vous serez mon petit homme,
C'est vous qui porterez le bois. *(bis.)*

(On répète en chœur les deux derniers vers, les femmes dansent et les hommes travaillent.)

Second Couplet.

Dam c'est qu'Germaine tint sa promesse,
Pour l'accoutumer, voyez-vous,
Du bois de ben plus d'une espèce,
All' fit porter à son époux.
Guillaume eut d'si grands maux de tête,
Que son front devint tout biscornu.
Ah ! que j'sis bête, *(bis)*
Me v'là .. (*la petite flûte achève l'air.* si, ut.)
Mais bientôt il prit dans l'village,

(*Sur la même note.*) Joli tendron qui l'consola, Germaine jalouse s'en apperçut, se pépita ;
Fut aux abois.

(*Parlé.*) Comment not' femme, que l'ydit Guillaume, vous pleurez, vous vous désolez, parce que...tandis que... accoutez, accoutez.
Faut tout partager en ménage,
Et tour à tour porter son bois.

(*A la fin de ce second couplet, le vieux tronc d'arbre s'ouvre en deux parties. Un rouleau de parchemin s'offre à la vue de tous.*)

LE VILLAGEOIS, *le ramassant.*

Accourez, accourez.

PETERS.

Q'est-ce que c'est que ça ? voyons.

LE VILLAGEOIS.

Tu vas nous lire ça, Peters.

PETERS, *à part l'examinant.*

Quel malheur ! c'est de l'écriture ! je ne lis encore que dans moulé jusqu'à Pâques. (*il feint de parcourir.*) C'n'est pas une fameuse trouvaille... Allez, c'est... c'est tout uniment... c'est absolument... c'est tout simplement... (M.)

(*Tous se porte vers le haut de la scène.*)

TOUS.

V'là le père Hermann, il vous dira ça, tout aussi bien que moi, lui.

SENE IX.

LES PRÉCÉDENS, HERMANN.

HERMANN.

Vive la joie, mes enfans ! vive la joie : eh mais, vous m'avez l'air tretous inquiets.

PETERS.

T'nez, parrain, c'est qu'il venons de trouver dans le tronc de ce vieux arbre ce rouleau de parchemin.

HERMANN.

En vérité ?

PETERS.

Je l'eux ai ben dit à-peu-près quoique c'était, mais ils voudrions qu'vous reluquiez ça vous-même et moi auss.

HERMANN.

Voyons : (*l'examinant à l'extérieur.*) Ce parchemin à l'air tout neuf ! (*il le déroule.*) (M.)

(Il déroule le parchemin et lit, sa figure s'anime par degré. Chaque mouvement de surprise et d'indignation est bien marqué par un coup de timbale. Tous les villageois reculent. L'effroi d'Hermann semble passer dans leur ame. Il leur fait bientôt signe d'approcher autour de lui.)

HERMANN, *à part.*

Je ne suis plus étonné du rendez-vous nocturne.... mes enfans ! mes chers enfans ! bénissez le ciel qui a fait tomber entre vos mains cet écrit qu'on ne peut lire sans effroi.

PETERS, les Villageois.

Ah ! mon dieu !

HERMANN.

Il était là, renfermé ? m'avez vous dit ?

TOUS LES VILLAGEOIS.

Oui, ici. (*montrant les deux morceaux du tronc d'arbre.*)

HERMANN, *avec mystère.*

Qu'on ne s'apperçoive pas de cette découverte ; aidez-moi, mes amis, réunissons ces morceaux du mieux qu'il nous sera possible et entourrons le tronc de ces bourrées. (M.) (*Ils réunissent les deux parties du tronc d'arbre en exécutant en grande diligence ce que vient de leur dire Hremann.*)

LE PAYSAN.

Contez nous donc c'que ça dit, père Hermann.

HERMANN.

Mes amis, une trame infâme est ourdie contre notre suzerain et son auguste famille ; il est de la dernière importance de remettre ce rouleau à monseigneur : venez tous avec moi nous lui offrirons nos bras, notre vie, pour le défendre contre les méchans qui l'environnent, et nous lui prouverons qu'au milieu de ses vassaux, un prince chéri n'a besoin ni de satellites, ni de courtisans.

TOUS.

Oui, oui.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, WALTORF, Gardes.

(M.) Waltorf, Fabruc et Eric, suivis d'un détachement de sa troupe, paraissent dans le fond ; ils sont surpris de ce rassemblement de Villageois. Waltorf, soupçonneux et inquiéts, ordonne à ses soldats de les cerner tous à la muette. Cette évolution s'exécute pendant la fin de la scène.)

PÉTERS.

Un moment, il n'y a à cela qu'une petite difficulté.

HERMANN.

Laquelle ?

PETERS.

C'est que qui que ce soit ne peut entrer au château.

HERMANN.

Comment ? et qui vous a appris cela ?

LE PAYSAN.

Des villageois que nous avons rencontrés et qui s'en retournions bien tristes avec leurs provisions.

LA PAYSANNE.

Des soldats de la troupe du grand capitaine, ajoute l'un deux arrêtent tous ceux qui s'approchent un peu des remparts.

PETERS, *pensif.*

Voyez-vous ça ? c'est signe de quelqu'chose au moins.

HERMANN.

Quels rapprochemens.. Hier au soir ces deux chevaliers que j'ai réfugiés et qui ont disparu cette nuit ; le château remis de suite sur le pied de guerre....

WALTORF, *après avoir fait ranger les soldats en demi-cercle derrière les paysans, et d'une voix forte.*

Que faites-vous là ?

(M.) Etonnement général, chacun recule ; Hermann cache précipitamment le rouleau de parchemin dans sa ceinture.)

HERMANN, *à part.*

Waltorf ! s'il a écouté, c'est fait de moi.

WALTORF.

Vous paraissez tous extrêmement occupés.

PETERS.

Il y avait de quoi, allez, seigneur capitaine...

HERMANN, *s'approche de Péters et lui dit à l'oreille.*

Tais-toi, où tu es mort et moi aussi. (*Péters reste court.*)

WALTORF.

Quel était donc le sujet d'une conversation si intéressante?

FABRUCK, *bas à Waltorf.*

Leurs gestes semblaient annoncer cependant qu'ils formaient quelque résolution...

HERMANN, *à part.*

Il ne sait rien. (*haut.*) Allarmés par les nouvelle précautions que l'on prend pour la sûreté du château, pensant que Monseigneur courait quelque dangers, nous nous disposions à nous rendre au pied de la forteresse, et nous jurions de ne nous en éloigner qu'avec la certitude que notre prince, notre père, n'avait pas besoin du secours de ses enfans.

LE PAYSAN, *bas à Péters.*

Pourquoi qu'il ne lui montre pas l'parchemin ?

PÉTERS, *imite Hermann, et encore tremblant.*

Tais-toi, où tu est mort et moi aussi. (*Le Paysan et Péters se regardent et demeurent la bouche béante.*)

WALTORF.

Ce zèle m'enchante : Ah ! combien Gustave m'éconnaisait les sentimens du vertueux Hermann, lorsqu'il m'intima l'ordre de m'assurer de sa personne.

HERMANN.

De moi, capitaine.

(M.) Eric et quatre gardes s'approchent d'Hermann et l'isolent de tout ce qui l'entoure.)

WALTORF.

Vous-même, Hermann ! vous êtes soupçonné de complicité avec Bathilde, votre épouse.

TOUS.

Bathilde ?

WALTORF.

Qui se trouve malheureusement du nombre des individus accusés d'avoir tenté cette nuit de livrer aux débris de l'armée du comte d'Heppenheim le château d'Heidelberg ?

HERMANN.

Bathilde accusé d'un tel crime ? et moi soupçonné...

WALTORF.

Rassurez-vous, Hermann, l'innocence de Bathilde, la vôtre seront, je l'espère, bientôt reconnues.

HERMANN.

Ah ! puisse le ciel vous entendre ! puisse le dieu de justice dévoiler les vrais coupables et les condamner au supplice réservé à tous les traîtres, à tous les scélérats.

WALTORF, *à part.*

Que signifie !....

HERMANN, *à part.*

Qu'ai-je dit ?

WALTORF.

Déjà deux des chefs pincipaux qui s'était introduits dans la forteresse sont en notre pouvoir, c'est envain qu'ils ont cherché à rester ingnorés. L'un est Alfred.

HARMANN.

Alfred !

WALTORF.

Le fils du comte d'Heppenheim, l'autre son écuyer. Une cour martiale les a jugé ce matin même, non comme prisonniers de guerre, mais comme de vils espions; ils allaient monter à l'échafaud, à l'instant ou je sortais de la forteresse.

HERMANN, *à part.*

O dieux ! le fils du comte d'Heppenheim mourir sur l'échafaud, et Waltorf...

WALTORF.

Ce sont eux qui ont avoué avoir passé chez vous une partie de la nuit.

HERMANN.

Deux voyageurs excédé de fatigue, m'ont supplié de leur

donner un gîte ; Mais je jure, foi d'Hermann, foi de vieux soldat que j'ignorais que l'un deux fut le comte Alfred . . . dont la mort est publiée partout.

WALTORF.

Je vous crois, et tel fut aussi leur déclaration; mais, Hermann, il faut obéir à la volonté du souverain et vous rendre au château d'Heppenhein.

PÉTERS.

Comment, parrain, en prison ?

HERMANN.

Au château d'Heppenheim ?

WALTORF, *bas à Hermann.*

C'est pour vous soustraire, mon ami, à l'injuste courroux de Gustave. Eric, je te confie Hermann, je veux qu'on ait pour lui des égards et des soins particuliers. (*bas et vîte.*) Tu le mettras au grand secret.

HERMANN, *à part et vîte.*

Impossible de glisser à l'un deux le rouleau....

WALTORF.

Partez, Hermann, et comptez sur mon entière protection.

PETERS.

Consolez-vous, parrain, j'irons tous demander votre grace aux pieds de Monseigneur, et j'allons d'abord vous faire la conduite....

WALTORF.

Non.

PÉTERS.

Ah ! seigneur capitaine ! me refuserez-vous ça, à moi qui vous ai fait hier soir ce si bon civet...

WALTORF, *avec une extrême surprise.*

Comment, c'est toi... (*il lui fait signe d'approcher.*)

PETERS, *à demi-voix.*

Eh oui, seigneur capitaine, c'est moi qui ai eu l'honneur aussi de vous servir à table, même que vous m'avez renvoyé deux fois pendant que vous écriviez chacun à votre tour sur un quarré de parchemin ; tenez, tout semblable à celui que parrain..(*Hermann lui fait un signe, il s'arrête et reste court.*)

WAATROF, *vivement.*

Achève.

PÉTERS, *se retenant.*

A celui que.... parrain... m'a fait voir queu'fois, et qu'il appelle son contrat de mariage.

WALTORF, *à Péters.*

En faveur de l'estime, de l'amitié (*à chacun de ses mots Péters qui prend cela pour lui, fait de grandes salutations.*) que je porte au bon Hermann, j'accède a tes desirs, mais je n'accorde la permission de l'accompagner qu'à toi seul.

PÉTERS, *avec joie.*

Oh ! grand merci, capitaine !

HERMANN, *à part et vîte.*

Gustave aura l'écrit les traîtres seront bientôt connus.

(*Péters s'élance dans les bras de son parrain.*)

WALTORF, *pendant ce tems à part et vîte à Eric.*

Tu les enfermeras tous deux.

(M.) Hermann est emmené, Péters fait ses adieux aux villageois et puis se rapproche d'Hermann. Waltorf fait signe aux gardes de disperser les bucherons Hermann, Péters, Eric et quatre gardes sortent d'un côté opposé : ce côté est la gauche du public.)

SCENE XI.

WALTORF, FABRUCK, Gardes.

WALTORF, *tandis que Fabruck est occupé dans le fond de la scène, examine d'un air mystérieux le vieux tronc d'arbre.*

Rien n'annonce que l'on ait découvert, comme je lai cru d'abord, l'acte d'union signé par tous mes affidés, et que j'ai déposé cette nuit dans le creux de cet arbre ; cet amas de branchages prouve au contraire qu'on n'a point songé à l'abattre, cependant il serait imprudent de l'y laisser plus longtems ; (*il fait quelque pas et s'arrête.*) mais ne serait-il pas moins sage encore de reprendre sur moi cet écrit dangereux avant que mon triomphe soit invariablement assuré ! différons de quelques momens, l'heure approche où mes vœux les plus chers vont être remplis.

FABRUCK, *descendant la scène.*

Hé bien, capitaine, vous le voyez, tout vous est propice; Hermann, dont vous craigneiz les aveux, est maintenant hors d'état de nuire.

VALTORF.

J'en rends grace au destin.

FABRUCK.

Depuis hier soir en effet, il nous est des plus favorable.

WALTORF.

Dans la même nuit il me rend maître d'un rival abhorré, et met en ma puissance une femme que j'idolâtre, et pour laquelle je ne puis te le dissimuler, Fabruck, j'ai tout enrepris.

FABRUCK.

Oh ! je m'en doutais.

WAATORF.

Voici l'intant, cher Fabruck, de me donner une preuve nouvelle de ton intelligence.

FABRUCK.

Parlez, capitaiue.

WALTORF.

Helmina condamnés ainsi que Bathilde à passer le reste de our dans le monastère des Filles du Désert ne tartera point à traverser cette forêt.

FABRUCK.

Mais, permettez, capitaine, cette forêt n'est point la route du monastère.

WALTORF.

Sans doute : mais on y trouve celle du château d'Heppenheim : voilà le monastère que je destine à ma belle prisonnière.

FABRUKC.

Ah ! j'entends! j'entends! je vois déjà que c'est moi qui serai la mère tournière : cric, crac.

WALTORF.

Ebrarh et Rosback sont chargé de la conduire en cet endroit, j'ai laissé à Conrad le soin de faire exécuter le jugement de notre cour et dès qu'Alfred er son écuyer l'auront subi, il viendra m'en instruire. Je l'attends avec impatience; quant à toi, aussitôt qu'Helmina paraîtra, tu te porteras avec une partie de ma troupe à l'extrémité de la forêt; tu défendras le passage a tout voyageur ou autres...

FABRUCK.

Mais si Gustave revenait sur ses pas?

WALTROF.

Je ne puis le penser. Il est à la poursuite des prétendus ennemis qui devait, cette nuit, escalader le château. (M.) (*Tous deux remontent la scène avec empressement.*) Mais c'est elle, Fabruck ! c'est Helmina ! je l'apperçois ! sa tristesse, la douleur qu'elle éprouve, la rendent à mes yeux plus belle et plus intéressante encore.

FABRUCK

Je vais à mon poste, capitaine. (M.)

SCENE XII.

HELMINA, WALTORF, quelques Soldats.

(*Waltorf fait signe aux soldats de se retirer*)

HELMINA, *apperçoit Waltorf, frémit, lève les yeux au ciel et soupire.*

Pourquoi m'empêche-ton de suivre la ronte du monastère où je dois être à jamais séparée du monde. Que voulez-vous encore de la malheureuse Helmina.

WALTORF.

Rien qui puisse allarmer sa vertu.

HERMANN.

Quel langage, et que parlez-vous maintenant de vertus, lorsque vous même m'avez condamnée comme la plus criminelle des femmes.

WALTORF.

Il le fallait.

HELMINA.

Il le fallait!

WALTORF.

Votre surprise est feinte, vous m'entendez, vous m'avez deviné, le trouble de mon cœur vous est connu, vous savez, Helmina, que je vous aime.

HELMINA.

Grand dieu!

WALTORF.

Depuis long-tems vous m'avez vu souffrir en silence; dévoré d'un feu que je cherchais envain à éteindre, vos dédains ne m'ont point rebuté, votre préférence outrageante pour le fils du comte d'Heppenheim, loin d'affaiblir mon amour n'a fait que l'augmenter encore.

HELMINA.

Cessez, cessez un langage qui me glace d'effroi.

WALTORF.

L'effroi est donc le seul sentiment que je vous inspire! Quelque soit la terreur dont je vous vois frappé, je n'hésite plus à vous déclarer et mes prétentions et mes volontés.

HELMINA.

O ciel, veillez sur moi.

WALTORF.

Tout était préparé dans l'ombre, et la nuit dernière vous deviez tomber en mon pouvoir; Alfred, qui d'accord avec vous sans doute, devait aussi s'introduire dans le château, eût connaissance de mes desseins et se servit de mes signaux. Cet événement extraordinaire a fait suspendre seulement l'exécution de mes projets, abandonnée par votre frère, par son épouse, à jamais séparée de votre amant, et sans secours, sans appui, vous ne pouvez plus rien oppposer à mes desirs. Ce nest point le monastère que j'ai prétendu vous assigner pour retraite, c'est le château d'Heppenheim où je commande en maître, où l'on n'obéit qu'à ma voix, ou celle de Gustave est déjà méconnu.

HELMINA.

Que dites-vous.

WALTORF.

La vérite : mon parti est nombreux, celui du comte d'Heidelberg s'affaiblit chaque jour, et bientôt l'homme qui dé-

daigne m'allier à son nom, s'estimera trop heureux peut-être, de porter des fers et de devoir la vie à vos larmes et à ma clémence.

HELMINA, *tremblante et avec une grande émotion.*

Où suis-je !.... et que viens-je d'apprendre ? Wltorf revêtu de la confiance de son souverain, comblé de ses bienfaits, élevé au commandement suprême, a-t-il pu concevoir des projets si odieux ? un vain orgueil irrité par le refus de mon frère a donc donné naissance à cet affreux complot ? Waltorf aurait-il jamais connu l'orgueil, si mon frère ne l'eût mis à même de connaître les grandeurs.

WALTORF.

Helmina !

HELMINA.

Si vous ne vouliez point qu'on vous rappellât votre naissance, il ne fallait pas l'oublier. Il ne fallait pas oublier surtout que le comte d'Heidelberg eût pour vous la tendresse d'un père, qu'il vous accorda son estime et son amitié ; la reconnaissance alors l'eût emporté sur le ressentiment, et Waltorf n'aurait pu songer à charger de chaînes les mains de son illustre bienfaiteur. Vous n'avez pas un seul instant réfléchi sur les effrayans résultats d'une semblable entreprise ; Waltorf, votre triomphe ne peut-être de lougue durée ; les fidèles sujets de mon frère refuserons de vous obéir ; bientôt abandonné par vos soldats, trahi par vos complices, si vous échappez à une mort ignominieuse, vous serez proscrit, vous n'aurez plus d'asile : obligé de fuir de rochers en rochers les mânes errants d'Alfred, immolé à votre fureur jalouse, vous poursuivront jusqu'au tombeau. Waltorf, il est tems encore de prévenir votre ruine : renoncez à vos odieux projets, je jure de ne point les divulguer et vous pardonne tout le mal que vous m'avez fait. Ah ! Waltorf, c'est à vos genoux qu'Helmina vous supplie ; laissez aux tigres la férocité, aux méchans la noirceur, aux fourbes la perfidie. Descendez un instant en vous-même, il est si beau de retourner à la vertu. C'est l'imprudent voyageur égaré, qui après une horrible tempête découvre enfin avec le calme des ondes, une patrie bien chère dont il n'aurait jamais dû s'éloigner.

WALTORF, *la relevant.*

Inébranlable dans mes résolutions comme implacable dans ma haîne, ces discours ne sauraient me toucher ; Helmina, je ne vous accorde plus de délai, il faut vous rendre avec nous au château d'Heppenheim.

HELMINA.

Ne l'espérez pas.

WALTORF.

Je l'exige !

HELMINA.

Non, non, jamais ?

WALTORF.

Je l'ordonne.

HELMINA.

Plutôt la mort que le deshonneur..

WALTORF.

Soldats, point de pitié, emparez-vous d'Helmina.

(Les soldats se précipent sur Helmina, saisissent ses mains et l'entraînent.)

HELMINA, *criant.*

Laissez-moi, laissez-moi.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, FABRUCK.

FABRUCK, *sur la montagne.*

Silence, silence, mes craintes n'étaient que trop fondés; Gustave s'avance!

TOUS.

Gustave !

HELMINA, *s'élançant sur l'avant-scène.*

O! mon dieu, je vous rends grace.

FABRUCK.

Placé sur une hauteur, j'ai apperçu de loin ses gardes de l'autre côté du Necker; ils descendent par le grand chemin d'Heppenheim.

WALTORF.

Par le grand chemin d'Heppenheim! Hermann et Eric n'auront-ils pas été rencontrés, questionnés...

FABRUCK.

Le Comte va sans doute traverser la rivière pour suivre la route d'Heidelberg, ainsi donc, il passera bientôt en ce lieu.

WALTORF.

Helmina nous perdra tous.

FABRUCK, *à Waltorf.*

Comment s'en débarrasser ?

WALLORF.

A quelque prix que ce soit, il faut que Gustave ne puisse l'appercevoir.

FABRUCK.

Derrière ces buissons épais, un mouchoir sur la bouche.

WALTORF.

Non, au fond de cette citerne dégradée.

HELMINA.

Grand dieu !

FABRUCK.

Et l'ouverture cachée par des branchages.

WALTORF.

Descendez, Helmina ; mais point de résistance, ou je vous immole sur l'heure, à ma sûreté et à celle de tout ce qui m'entoure.

HELMINA.

Scélérat, je brave ta fureur.

WALTORF.

Qu'on l'entraîne.

HELMINA.

Monstre !

WALTORF.

Soldats, rangez-vous autour de ces ruines, (*une partie des soldats se porte vivement près de la citerne.*) et vous, Helmina, tremblez ; s'il vous échappe un seul cri, un seul mot, ces décombres rouleront à l'instant au fond de cette citerne et vous engloutiront.

(Waltorf ordonne à Fabruck de la conduire au bord de la citerne. Helmina frémit à l'aspect de sa profondeur. Elle veut envain implorer la pitié de Waltorf et de Fabruck. Ce dernier la relève avec rudesse et la presse de déscendre. Helmina disparaît.
Des soldats s'emparent des fagots et les branchages qui entourent le vieux tronc d'arbre, dans l'intention d'en couvrir la citerne ; mais bientôt le tronc dont les deux morceaux ne sont que rapprochés, s'ouvrent et tombent.)

WALTORF, *cherchant avec précipitation.*

Ciel ! est-il possible ! l'acte d'union a été enlevé.

FABRUCK, *sur la hauteur.*

Gustave entré dans la forêt, me trompai-je ? (*il regarde.*) Hermann est avec lui.

WALTORF.

Hermann !

FABRUCK.

Avant dix minutes ils sont ici.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, ERIC, *arrivant par la droite.*

ERIC, *accourant.*

Seigneur, presque sous les murs d'Heppenheim, à la pointe

des grands rochers, nous avons trouvé Gustave sur notre passage ; Hermann s'élançant aussitôt vers lui, s'est précipité à ses pieds, dans la crainte d'une explication, j'ai cru devoir m'esquiver à l'instant par des chemins détournés et chercher à vous instruire de ce fatal incident.

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, CONRAD, *arrivant par la gauche.*

CONRAD.

Capitaine, capitaine.

WALTORF.

Conrad !

CONRAD.

A peine étiez vous sorti de la forteresse que, selon vos ordres, je monte dans la grande tour pour lire à Alferd et à son écuyer leur fatale sentence, et de suite la faire exécuter ; quel est mon étonnement, tous deux sont évadés.

TOUS.

Evadés.

CONRAD.

Le son de la trompette retentit au même instant dans la place d'armes, j'ouvre une fenêtre, et je vois Christine cuirassée et le casque en tête, haranguant les soldats ; je n'ai entendu que ces mots : « C'est par mon ordre que Romuald a soustrait à la mort le fils du comte d'Heppenheim et son écuyer, ma sœur et eux sont innocens, Waltorf est le grand criminel, Rosback, l'un de ces complices, vient de tout avouer.

TOUS.

Rosback.

CONRAD.

Déjà Alfred et plusieurs de nos chevaliers courent sur les traces de Waltorf, ils sont partis par le souterrain de détresse.

WALTORF, FABRUCK.

Par le souterrain de détresse !

FABRUCK.

Fuyons, fuyons, capitaine.

CONRAD.

Fabruck a raison, seigneur, nous ignorons tous ou est située l'issue de ce souterrain ; ils peuvent tomber sur nous comme la foudre.

WALTORF.

Demeurez, hommes faibles et pusillanimes, oubliez-vous qu'Helmina est là, placée entre la vie et la mort, qu'avec un

ôtage si précieux, quelques soient les motifs qui amènent Gustave, nous pouvons le forcer encore à capituler... Le voici, dissimulons.

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, GUSTAVE, HERMANN, Gardes.

WALTORF, *allant au-devant de Gustave.*

O! mon prince! il me tardait de vous rencontrer pour apprendre le résultat de vos recherches.

GUSTAVE, *tenant le rouleau de parchemin.*

Il surpasse mon attente; traître, reconnais-tu cet écrit infâme?

WALTORF.

Tu sais tout, Gustave, mais n'espères pas jouir long-tems d'un triomphe qui te paraît certain.

GUSTAVE.

Téméraire?

WALTORF.

Tu ignores les moyens qui me restent.

GUSTAVE.

Il ne t'en reste aucun, dès ce moment tu es sons le glaive des lois.

WALTORF, *froidement.*

Pas encore, Gustave.

GUSTAVE.

Gardes, emparez-vous. (*Les gardes font un mouvement.*)

WALTORF.

S'ils font un pas, Helmina n'est plus.

GUSTAVE, *surpris.*

Que dis-tu? (*il cherche des yeux.*)

WALTORF.

Crois moi, Gustave, retourne à l'instant avec tes gardes au château d'Heidelberg, ordonne que je sois proclamé possesseur de la forteresse d'Heppenheim et l'époux d'Helmina, livre-moi cet Hermann qui m'a si indignement trompé, ou tu vas voir ta sœur ensevelie vivante sous ces décombres, prêts à s'écrouler à ma voix.

GUSTAVE, HERMANN.

Dieu, Helmina!

WALTORF.

Est au fond de cette citerne.

GUSTAVE, HERMANN.

De cette citerne!

WALTORF.

Voilà le lieu dans lequel elle attend qu'un frère devienne ou son libérateur ou son assassin.

GUSTAVE.

O comble de l'atrocité. Moi, te nommer l'époux d'Helmina et te livrer Hermann ?

HERMANN, *passant du coté de Waltorf.*

Sauvez votre sœur, seigneur, le sort d'Hermann ne doit plus vous arrêter.

GUSTAVE.

Que fais tu, malheureux ?

HERMANN.

Mon devoir, ma vie est à vous, mon Prince, je la perdrais plus glorieusement sur le chmap de bataille ; mais qu'importe la main qui vous frappe, lorsqu'on meurt pour son maître et pour son bienfaiteur.

WALTORF.

Décides-toi, comte d'Heidelberg, le tems presse.

GUSTAVE.

Cruelle situation ! mânes d'Alfred, vous êtes déjà vengés ! mais qui m'assurera que tout ceci n'est point une nouvelle imposture pour m'écarter de cette forêt, qui me répondra...

WALTORF.

Helmina, elle-même, si tu l'exiges.

GUSTAVE.

Oui, je veux en avoir la certitude.

WALTORF, *s'approchant de la citerne.*

Helmina, votre frère cède à mes desirs, vous serez bientôt libre ; mais il faut le convaincre par vos propres accens que vous êtes en mon pouvoir.

(*Grand silence. Etonnement de Waltorf, espoir de Gustave.*)

WALTORF.

Je sais quelle est la cause de son silence. (*d'une voix plus forte.*) Parlez, Helmina, vous n'avez rien à redouter de mes menaces. (*nonveau silence.*)

GUSTAVE.

Vains prétextes, monsonges odieux ; soldats qu'on les saisisse.

WALTORF, *levant son épée.*

Soldats, à mon signal, comblez la citerne.

GUSTAVE, *avec effroi.*

Waltorf !

WALTORF.

Gustave, les ruines s'ébranlent ; j'ai parlé pour la dernière fois.

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, ALFRED, ROBERT, Ecuyers.

(M.) Tout à coup, au milieu d'un grand bruit, les branchages qui couvrent la citerne sont enlevés et jetés au loin, les soldats qui étaient autour reculent épouvantés, Alfred, Robert et plusieurs Ecuyers paraissent le sabre à la main. Alfred, d'une voix terrible, et s'élançant sur Waltorf, pendant la musique.)

ALFRED.

Oui, tu as parlé pour la derrière fois, traître, tu vas périr.

TOUS.

Alfred !

(M.) Alfred et Robert ont saisi Waltorf spontanément; ils l'entraînent sur l'avant-scène, le désarment et le terrassent; au même instant, Christine, en costume de guerrière, sort de la citerne avec Helmina et quelques gardes, les soldats de Gustave font mettre bas les armes à ceux de Waltorf. Tandis que les trois Ecuyers, qui ont accompagnés Alfred, s'emparent de Conrad, de Fabruck, d'Eric, les désarment et les renversent aussi, Gustave commande la scène. Tableau d'immobilité générale.)

GUSTAVE.

Qu'on éloigne de mes yeux tous ces scélérats et qu'ils me précèdent au château d'Heidelberg.

(M.) On les relève ; des gardes s'en emparent et les emmènent.)

FABRUCK, *marchant et à part.*

Ah ! pauvre Fabruck ! c'est ton dernier jour.

(Sur le même morceau de musique, Christine et Helmina sortent entièrement de la citerne.)

WALTORF, *levant les yeux, apperçoit* Helmina *non loin de lui, il s'arrête et dit avec une rage concentrée et en indiquant la citerne.*

Helmina ! eh ! c'est moi qui l'ai placé à l'issue de ce fatal souterrain ! ! !

(M.) Tandis que Waltorf et les siens sont emmenés, Gustave va au-devant d'Helmina.)

SCENE XVIII ET DERNIERE.

GUSTAVE, HELMINA, CHRISTINE, ALFRED, ROMUALD, ROBERT, HERMANN, Gardes.

GUSTAVE.

Chère Helmina, me pardonneras-tu les maux que je t'ai causés ?

HELMINA.

Helmina dans les bras de son frère à déjà tout oublié.

ALFRED.

J'ai rémis entre vos mains, seigneur, l'ennemi le plus dangereux que vous ayez eu jamais à combattre; j'ai sauvé Helmina, tous mes vœux sont exaucés; voici mon épée, je suis toujours votre prisonnier.

CHRISTINE, GUSTAVE, *refusant d'accepter l'épée.*

Que dites vous!

GUSTAVE.

Alfred, si naguère je vous ai vaincu, vous me désarmez aujourd'hui. Volez auprès de votre père, annoncez-lui votre triomphe, dites lui que ses domaines et ses trésors enlevés par la haîne lui sont rendus par l'amitié. Mais que pour gage d'une paix durable entre les deux états, j'exige que le traité d'alliance transmette à la postérité l'union d'Alfred et d'Helmina. (*il les unit.*)

Les Villageois et Villageoises arrivent avec des branches de lauriers et forment un tableau général. Divertissement.

FIN.

